

Troisième partie

Le mouvement des idées

Après l'effervescence de la seconde République, le calme revient vite. Montbrison vit en douceur la période du second Empire. Après 1870, l'évolution devient plus sensible avec l'installation très progressive de la République dans les cœurs. Le premier maire républicain élu, Georges Levet, un notable modéré et ouvert, convient parfaitement à une population qui change avec lenteur. Il fera d'ailleurs une longue carrière politique, par deux fois maire, et député pendant 31 ans.

Sur le plan de "l'instruction publique", les écoles communales congréganistes tenues par les frères des écoles chrétiennes et les sœurs Saint-Charles sont remplacées par des écoles publiques avec des instituteurs laïcs. Elles subsistent cependant comme établissements libres. Le petit séminaire, longtemps choyé par la municipalité, et qui servait de collège à la bourgeoisie forézienne, est concurrencé par la nouvelle "école primaire supérieure" et l'école normale d'instituteurs. Ces laïcisations n'interviennent pas sans provoquer quelques remous.

Des groupements nouveaux, les sociétés de secours mutuels, s'organisent avec des tâtonnements. Elles prennent le relais d'anciennes confréries comme la Société des jardiniers (mutuelle n° 30 à compter de 1862) ou sont créées à l'initiative de notables républicains progressistes (les *Ouvriers réunis*, mutuelle n° 94) en réaction au paternalisme ambiant. Elles visent à solidariser les travailleurs, à leur rendre leur dignité et à les protéger - un peu - des aléas de la vie. Ce sont aussi des lieux privilégiés de l'apprentissage de la démocratie.

Une société de libre pensée apparaît au début du XX^e siècle. Ayant peu de membres mais très virulente, surtout pendant la période agitée de la Séparation, elle se dresse contre l'Eglise omniprésente. Elle est liée aux radicaux d'une fraction de la bourgeoisie montbrisonnaise, à quelques enseignants publics et à des artisans aux idées avancées. En réponse, l'Eglise locale met en avant son catholicisme social avec des associations nouvelles dont l'action sera durable et bien concrète : les Jardins ouvriers, les P'tits Fifres montbrisonnais, l'œuvre des Petits bergers...

Juste avant la Grande Guerre, la ville vit dans un climat politique passionné, encore avivé par les polémiques des journaux locaux. Les temps forts en sont, bien sûr, les élections. Cependant ce sont des remous à la surface. En profondeur, les choses changent peu. Et sur le plan économique et démographique la ville ne sort pas encore de sa léthargie.

Les sociétés de secours mutuels de Montbrison¹

Un Français sur deux est affilié à une mutuelle et chacun connaît l'utilité des divers groupements mutualistes. En revanche le rôle des sociétés locales est méconnu. Ces humbles organisations ont souvent précédé le syndicalisme. Animées par des générations de militants généreux, elles ont grandement contribué à la promotion du monde ouvrier. Cellules de base, vivantes et démocratiques, ce sont elles qui ont construit le monde mutualiste d'aujourd'hui. Nous avons rassemblé ici quelques notes sur l'origine et les débuts des sociétés montbrisonnaises espérant donner au lecteur l'envie de mieux les connaître.

Les débuts de la mutualité : de la confrérie à la société d'entraide fraternelle

Déjà sous l'Ancien Régime des sociétés d'entraide "fraternelles" formées sur la base de la corporation fonctionnent, souvent en liaison avec les confréries. Ces groupements se multiplient sous l'Empire et la Restauration. Il s'agit pour les adhérents de créer, par cotisation, un fonds de réserve pour venir en aide à l'ouvrier malade ou blessé. Un droit d'entrée - parfois assez élevé - est exigé.

L'Etat tolère ces organisations qui luttent contre la misère mais il les surveille étroitement. Elles contreviennent en effet directement à l'article 2 de la loi Le Chapelier du 14 juin 1791² qui interdit aux travailleurs toute forme de coalition car, en cas de conflit, le groupement d'entraide peut aisément devenir une société de résistance distribuant des subsides aux grévistes³.

Le penseur libertaire Pierre Joseph Proudhon (1809-1865)⁴ découvre dans le "mutuellisme" une solution aux graves problèmes économiques et sociaux de son temps, celui de la révolution industrielle. Pour lui le mutuellisme est *la synthèse des idées de propriété et de communauté*, un contrat social par lequel des travailleurs se garantissent volontairement des services réciproques : assurances mutuelles, secours mutuels, et même enseignement mutuel...

Après le coup d'Etat du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, beaucoup de sociétés de secours mutuels sont supprimées. Pourtant le nouveau pouvoir ne tarde pas à autoriser leur renaissance, sous une nouvelle forme strictement réglementée.

Le décret du 26 mars 1852 précise :

art. 1 : Une société de secours mutuels sera créée par les soins du maire et du curé dans chacune des communes où l'utilité en aura été reconnue.

¹ Etude réalisée d'après l'article intitulé : "Origine des sociétés de secours mutuels de Montbrison", *Village de Forez*, n° 20, octobre 1984.

² La loi Le Chapelier, article 2 stipule : *Les citoyens d'un même état ou profession, les entrepreneurs, ceux qui ont boutiques ouvertes, les ouvriers compagnons d'un art quelconque ne pourront lorsqu'il se trouveront ensemble, se nommer ni président, ni secrétaires, ni syndics, tenir des registres, prendre des arrêtés ou délibérations, former des règlements sur leurs prétendus intérêts communs...*

³ Ainsi les caisses de secours mutuels jouent un rôle important lors des mouvements qui agitent les canuts lyonnais et les passementiers stéphanois de 1831 à 1834. Voir P. Héritier, R. Bonneville, J. Ion et C. Saint-Sernin : *150 ans de luttes ouvrières dans le bassin stéphanois*, p.18-21.

⁴ Pierre Joseph Proudhon : né à Besançon le 15 janvier 1809, théoricien socialiste français ; pour sa biographie et son oeuvre voir Albert Samuel, *Le socialisme*, La Chronique sociale, Lyon, 1981, p.123-127.

art. 3 : *Le bureau de chaque société sera nommé par le président de la République.*

Les mutuelles ne peuvent verser à leurs adhérents que des pensions de retraite et non des secours en cas de chômage. Précaution supplémentaire, elles doivent comprendre, à côté des travailleurs qui sont membres "participants", des membres "honoraires", c'est-à-dire des notables, gens aisés qui avancent de l'argent et qui servent politiquement de contrepoids.

En contrepartie de ces obligations les sociétés officiellement reconnues bénéficient d'un local gratuit et d'une subvention de l'Etat. Avec ces dispositions, le nombre des sociétés triple sous le second Empire. En 1869, elles sont plus de 6 000 et regroupent près de 800 000 adhérents⁵. Environ les deux tiers d'entre elles sont reconnues⁶.

Les premières sociétés dans la Loire : des origines diverses

La Loire, aujourd'hui un des départements où la mutualité est la plus forte, participe au mouvement général. Les premières sociétés autorisées apparaissent dans le Roannais et les monts du Lyonnais. Il s'agit de la *Société de secours mutuels des ouvriers réunis* à Roanne (autorisée le 22 décembre 1852), des *Ouvriers réunis* à Chirassimont (16 juillet 1853), des *Chapeliers* à Chazelles-sur-Lyon (27 avril 1854), de *Saint-François-Xavier*, à Charlieu (31 juillet 1854)⁷. Suivent les *Ouvriers machinistes* à Saint-Etienne (6 juillet 1855) et les *Anciens militaires* de Panissières (1^{er} octobre 1856)⁸.

La variété des appellations donne des indications sur l'origine des sociétés. Dans la région stéphanoise, populeuse et industrialisée, les mutuelles strictement professionnelles abondent : ouvriers machinistes (Saint-Etienne), ouvriers mineurs (Sorbiers, Lorette), rubaniers et veloutiers (Saint-Etienne), teinturiers (Saint-Etienne), charpentiers, perruquiers-coiffeurs, employés quincailliers... Il y aussi plusieurs sociétés départementales : médecins, instituteurs communaux, piqueurs et cantonniers...

Des noms tels que *Solidarité humanitaire* (ouvriers mineurs de Lorette) ou *Assistance fraternelle* (Saint-Etienne) dénotent l'influence du socialisme. Dans le Roannais la plupart des sociétés sont interprofessionnelles car elles sont implantées dans de petites bourgades. *Ouvriers réunis*, *Habitants réunis*, *Union fraternelle* dominent largement. Des noms religieux rappellent assez souvent le rôle de l'Eglise catholique : sociétés de *Saint-François-Xavier* (Charlieu), de *Saint-Mathieu* (Montagny), de *Notre-Dame* (Lay), de *Saint-Vincent-de-Paul* (Fourneaux). Partout les *Anciens militaires*, *Sauveteurs-médailleurs*, *Sapeurs-pompiers* et autres *Vétérans* aiment à se regrouper,

En 1884, il existe dans la Loire 72 sociétés de secours mutuels instituées comme établissements publics⁹. Elles sont d'importance variable et inégalement réparties : 32 dans l'arrondissement de Saint-Etienne, presque toutes concentrées dans les villes du bassin houiller,

⁵ En 1851, 2 237 sociétés groupent 255 472 membres. En 1869, 6 139 sociétés groupent 794 473 membres. Jean Bron, *Histoire du mouvement ouvrier français*, tome 1, Editions sociales, 1968, p. 184.

⁶ En 1869, il y a 4 398 sociétés reconnues sur 6 139 recensées.

⁷ Ces sociétés ont subsisté jusque dans les années 80, avec parfois une modification de l'appellation :

Union roannaise, n° 7 ;

Ouvriers réunis de Chirassimont, n° 8 ;

Ouvriers chapeliers de Chazelles-sur-Lyon, n° 9 ;

Entente mutualiste de Charlieu, n° 10.

⁸ En 1984 :

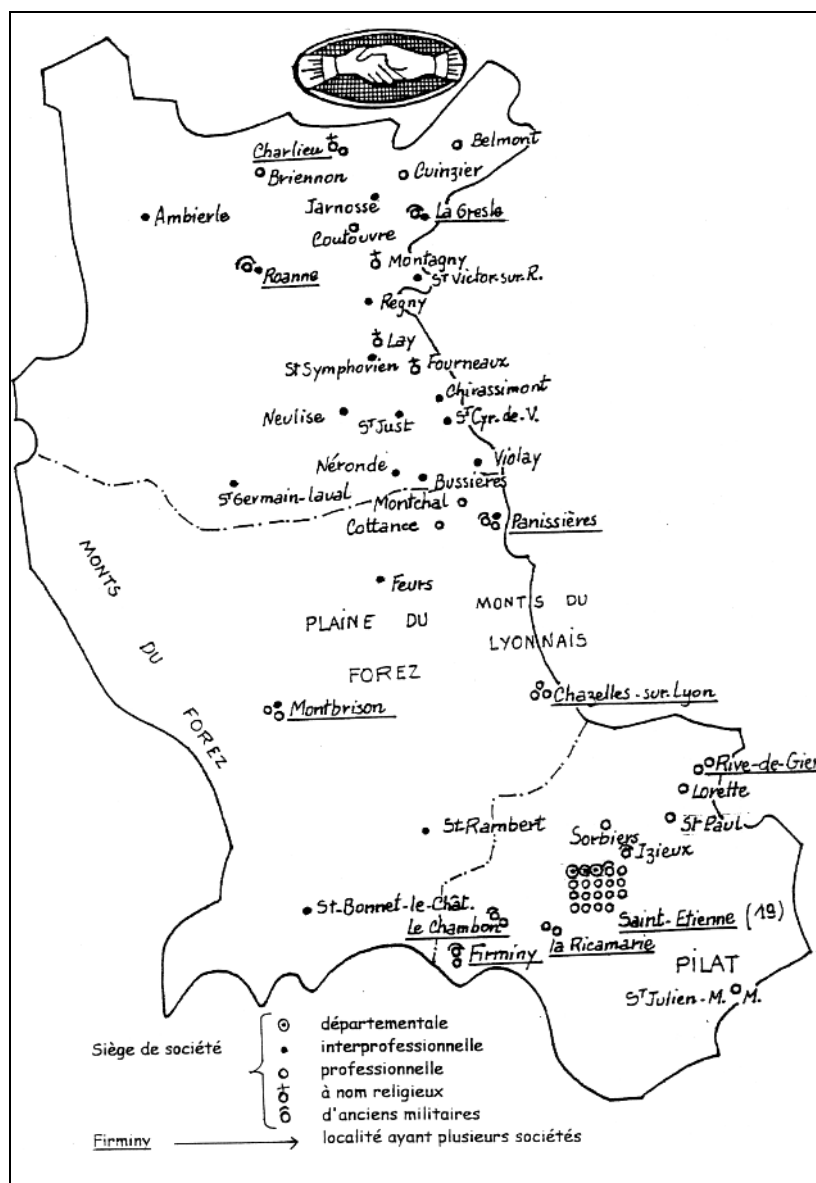
Mécaniciens machinistes de l'arrondissement de Saint-Etienne, n° 11

Anciens militaires de Panissières n° 13.

⁹ *Annuaire du département de la Loire*, année 1884.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

26 dans celui de Roanne, éparpillées dans une vingtaine de localités, enfin seulement 14 dans le Montbrisonnais resté plus rural.



Localisation des sociétés de secours mutuels (1884)

Les monts du Lyonnais animés par le tissage et la chapellerie sont bien représentés : 3 sociétés à Chazelles-sur-Lyon, 3 à Panissières, 1 à Montchal, 1 à Cottance. Montbrison a 3 sociétés. Deux villes de la plaine seulement ont 1 société : Feurs et Saint-Rambert. Les monts du Forez n'ont aucun groupement mutualiste si l'on excepte Saint-Bonnet-le-Château, gros bourg où travaillent des armuriers et des serruriers.

A Montbrison, en janvier 1851, 4 sociétés possèdent près de 2 000 F déposés à la caisse d'épargne. Mais il y a d'autres associations, parfois minuscules. Ainsi les chiffonniers de la ville forment, eux aussi, une très modeste société qui dépose une petite somme au bureau de police afin de fournir des secours aux sociétaires malades. En décembre 1852, les fonds de cette petite mutuelle s'élèvent à 13 F. Ils sont utilisés pour contribuer aux frais d'inhumation de Georges Cyprien, "crocheteur" et "enfant de l'hôpital de Montbrison", mort subitement le 8 décembre 1852 ¹⁰.

¹⁰ J. Barou, "Chronique de la pauvreté et des misères dans le Montbrisonnais au début du second Empire (1852-1858)", *Village de Forez*, suppl. au n° 12, novembre 1982, p. 49.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Depuis 1850, existe dans la ville un groupe professionnel, la *Société des horticulteurs*. Il rassemble les jardiniers sans avoir, évidemment, le prestige et l'ancienneté de la *Société d'agriculture de Montbrison*, cercle fréquenté par les grands propriétaires fonciers du Forez. La société des horticulteurs va constituer une société de secours mutuels qui sera reconnue officiellement le 30 avril 1864 sous le nom de *Société de secours mutuels dite des Horticulteurs* (n° 30)¹¹. C'est alors, pour le département, le seul exemple d'une société issue d'une profession agricole. En 1884, la Société des horticulteurs a une centaine de membres qui paient une cotisation annuelle de 3 F. Elle se confond avec la mutuelle des horticulteurs. Son président est Henri Dupuy, officier d'académie¹².

Les sapeurs-pompiers de Montbrison constituent à son tour une société de secours mutuels qui est autorisée le 25 décembre 1865 sous le n° 36. Son effectif est réduit ; elle va cependant subsister plus d'un siècle, jusqu'en 1971. Elle a alors seulement une demi-douzaine de membres, anciens pompiers ou veuves de pompiers qui sont intégrés aux *Ouvriers réunis*. Il faut attendre 1882 pour que se forme à Montbrison une association plus large ayant vocation à rassembler l'ensemble des mutualistes.

Constitution des *Ouvriers réunis* de Montbrison

Au cours de l'année 1882, des artisans et commerçants montbrisonnais tiennent plusieurs réunions en vue de former une société de secours mutuels. Les statuts sont déjà élaborés et l'autorisation préfectorale obtenue (25 septembre 1882) quand Jean-Marie Laurand, négociant, président provisoire, convoque la première assemblée générale, le 15 octobre 1882, salle de la Chevalerie, en mairie de Montbrison.

Sur les 102 membres actifs déjà inscrits, 63 assistent à cette assemblée constitutive. Les statuts sont adoptés. L'association prend le nom de *Société de secours mutuels des ouvriers réunis de Montbrison* bien que ne figure aucun ouvrier dans le premier bureau :

Georges Levet, député de la Loire, président ;

Amédée Huguet, imprimeur, vice-président ;

Jean-Marie Laurand, négociant, trésorier ;

Jean Barret, légiste, secrétaire ;

Les administrateurs (ou syndics) sont : MM. Roux, chapelier ; Gaingard, bottier ; Rival, menuisier ; Beluche, photographe ; Banchet, typographe¹³.

Pour être membre participant il faut avoir de 18 à 45 ans, être d'une parfaite probité et payer une cotisation de 1 F par mois. Rappelons que le salaire moyen d'un ouvrier est alors voisin de 4 F¹⁴ par jour. En cas de maladie ou d'accident sont prévus le remboursement des frais médicaux et une indemnité de 1 F par jour. Au décès d'un sociétaire, la société verse 40 F pour frais funéraires et les co-associés assistent aux obsèques.

Quant aux membres honoraires, ils paient une forte cotisation et n'en retirent aucun avantage sinon celui d'avoir une délégation de mutualistes à leurs funérailles. Cette question des obsèques revêt d'ailleurs une importance primordiale aux yeux des mutualistes de l'époque, qui, en cela, reprennent la tradition des anciennes confréries.

¹¹ Voir chapitre 2, p. 8-18.

¹² Henri Dupuy deviendra par la suite vice-président et bienfaiteur des "ouvriers réunis" ; décédé le 21 mai 1914.

¹³ André Thivillier, articles publiés dans *La Tribune-Le Progrès*, novembre et décembre 1959, à l'occasion du 75^e anniversaire de la société.

¹⁴ P. Héritier, R. Bonnevalle, J. Ion et C. Saint-Sernin : *150 ans de luttes ouvrières dans le bassin stéphanois*, p. 19.

Il y a là un grand souci de dignité et la volonté de constituer non pas une vague association mais un vrai corps. Pour cela il faut des signes, des symboles : insigne, drap mortuaire, bannière... La première décision du bureau consiste à adopter, le 12 novembre 1882, l'insigne de la société : deux mains qui se serrent", modèle n° 2 du tarif-catalogue de la maison Chauvet de Paris. Il coûte 1,50 F et son port est obligatoire pour les membres, sous peine d'amende, chaque fois que la société se réunit.

Ensuite, dès le 8 avril 1883, le bureau organise une loterie pour acheter un drap mortuaire et un brancard (3 000 billets à 0,50 F) car rien ne doit être prélevé sur les cotisations des sociétaires. C'est la maison Bret, 11, rue François-Dauphin, à Lyon, qui se charge de la confection du drap, une superbe pièce de tissu noir brodé d'argent avec un double galon dont voici le devis¹⁵ :

Le drap mortuaire

Inscription sur deux faces : "Société de secours mutuels ouvriers réunis de Montbrison"

- 98 lettres de 0,07 m à 2 F l'une	196 F
- 21 mètres de galon argent fin de 0,06 m à 7 F le mètre	147 F
- 4 palmes à 40 F l'une	160 F
- 2 mains à 25 F l'une	50 F
- 11,5 m de franges, mi-fin de 0,05 à 0,06 m à 4 F le mètre	46 F
- 4 glands à 8 F pièce	10 F
- montage	25 F

Si l'on ajoute la caisse, non vernie, la facture se monte à la coquette somme de 676 F. Bien que la maison Bret accorde une remise de 26 F, cela représente encore le salaire de six mois d'un ouvrier ! La société confie ensuite à un de ses membres, Pierre Rival, maître-menuisier, la fabrication du brancard : *Il sera pliant, les bras en bois de frêne, sans nœuds ni bois découpés et les pieds en bois de noyer, et ce d'après le modèle du brancard de la société des menuisiers mais moins lourd s'il est possible, avec peinture-vernis noire et filets blancs...* Il en coûte encore 110 F¹⁶.

Il reste à se doter d'une bannière. Ce sera chose faite en 1891, grâce à une souscription et à un don de 100 F effectué par Mme Bayle, née Bouchet¹⁷. Vert et or, cette somptueuse - et très lourde - enseigne ressemble tout à fait à une bannière de confrérie. Simplement l'insigne de la société et l'écusson de la ville remplacent l'image de saint Vincent ou celle de saint Isidore. Elle ne suit plus aujourd'hui les cortèges funèbres car elle a été déposée en décembre 2002 à la Diana avec les archives des *Ouvriers Réunis*.

La vie de la société se manifeste encore par l'assemblée générale à laquelle l'assistance est obligatoire pour les membres actifs et par la fête annuelle. La première fête a lieu le dimanche 1^{er} avril 1883. Les mutualistes se retrouvent dans "l'ancienne salle des élections" de la sous-préfecture pour l'inévitable banquet qui coûte 3 F par convive. La formule n'a pas toujours le même succès. En 1885, le banquet est supprimé car il n'y a que 4 inscriptions !

Après l'enthousiasme des premiers mois, il faut persévérer. La cotisation n'est pas insignifiante et le trésorier se plaint perpétuellement de retards dans les versements. Dès le mois de juillet 1883, moins d'un an après la fondation, 3 membres démissionnent, faute d'avoir payé depuis 6 mois. En mai 1885, 35 membres, soit le tiers de l'effectif, doivent plus

¹⁵ Archives de la société, déposées à la Diana.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

de 3 mois de cotisation¹⁸. On décide que les syndics passeront à domicile pour sommer les mauvais payeurs de se mettre à jour. A la fin d'octobre, il faut encore adresser une lettre de rappel aux retardataires. Cependant dès avril 1883, 6 mois après la création des *Ouvriers réunis* le trésorier a plus de 700 F en caisse et peut verser 500 F sur le livret de caisse d'épargne de la société.

De 1882 à 1900, les effectifs de la société restent stationnaires. En 1900 il y a 100 membres participants contre 102 en 1882. Le nombre des membres honoraires est, en revanche, en forte augmentation ce qui explique l'excellente situation financière : 7 511,26 F d'avoir et 27 488,76 F dans la caisse des retraites.

Les mutualistes font école : en 1892 se constitue la *Société de secours mutuels des ouvriers réunis* de Moingt¹⁹. L'influence des Montbrisonnais est notable à Savigneux, Champdieu, Saint-Paul-d'Uzore, Mornand...

Après le vote de la loi de 1898 réorganisant la mutualité, la société bénéficie de toutes les attentions du pouvoir. En 1900, le député Georges Levet démissionne et devient président d'honneur. Il est remplacé par le notaire Pierre Dupin²⁰ qui était vice-président. Les statuts des *Ouvriers réunis* sont approuvés par arrêté ministériel du 14 janvier 1901 signé par Waldeck-Rousseau, ministre de l'Intérieur. Peu après, en manière d'encouragement, le préfet de la Loire, Frédéric Mascle, le sénateur Drivet et le ministre Waldeck-Rousseau lui-même, deviennent membres honoraires. Au 31 décembre 1902, il y a 125 membres participants et 214 membres honoraires.

Les *Ouvriers réunis* vont fêter avec éclat le 20^e anniversaire de leur fondation. A cette occasion l'*Union départementale* organise son congrès à Montbrison. Le 31 mai 1903 la ville accueille plus de 700 mutualistes représentant une cinquantaine de sociétés de la Loire, la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme.

Il y a des discours, un grand banquet de 500 couverts servi sous la halle aux grains par le restaurateur Gréa et une médaille commémorative à accrocher à chaque bannière... De plus, pour marquer le coup, les mutualistes désirent planter un arbre, *l'emblème de la vigueur de la mutualité*, mais l'administration municipale n'ayant pas accordé un emplacement dans un des jardins de la ville, on doit installer l'arbrisseau, *un conifère d'espèce rare*, dans une propriété privée, celle de M. Jacquet, avoué et beau-père du président Pierre Dupin. Ce serait le premier arbre de la mutualité planté en France²¹.

Fondation d'une société féminine : la *Ruche montbrisonnaise*

Après les festivités de 20^e anniversaire la société prend son essor. Le 24 janvier 1904, elle a 474 membres (215 participants et 259 honoraires) et va produire un rameau : la *Ruche montbrisonnaise*. Les femmes n'étant pas admises comme membres actifs les *Ouvriers réunis* organisent une société filiale qui sera exclusivement féminine. L'assemblée générale constitutive de la *Ruche montbrisonnaise* se déroule le dimanche après-midi 5 juin, salle de la Chevalerie, en présence des administrateurs des *Ouvriers réunis*. Une centaine de personnes participent à la réunion où sont adoptés les statuts *après un examen laborieux et détaillé*. Avant de clore l'assemblée, Mme Bonnet, présidente provisoire, annonce qu'un legs vient d'être fait à la jeune association. La veuve Dulac, née Fillerat, décédée depuis peu, après avoir donné ses biens aux

¹⁸ Archives de la société.

¹⁹ La *Société de secours mutuels des ouvriers réunis* de Moingt n° 152 fusionne en 1975 avec les *Ouvriers réunis de Montbrison*. Elle compte, au moment de la fusion, 64 membres participants et 167 membres honoraires.

²⁰ Ne pas confondre avec Louis Dupin, avocat, qui fut maire de Montbrison.

²¹ Voir aussi le chapitre 8 : *Au jardin public*, p. 47.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

sociétés mutuelles de Montbrison et de Moingt, lègue en outre son mobilier à *deux jeunes filles peu fortunées faisant partie de la Ruche montbrisonnaise et devant être désignées par leurs collègues*²². Enfin, avant la sortie, une quête pour l'achat de la bannière de la nouvelle société rapporte 34,50 F.

Les statuts de la "Ruche" ayant été approuvés par arrêté ministériel, le 15 juillet 1904 a lieu l'assemblée générale qui constitue officiellement le nouveau groupement. La "Ruche" compte alors 139 membres actifs et 70 membres honoraires. En 1906 elle regroupe 79 participantes et 83 honoraires. Le conseil d'administration est ainsi composé :

Présidente : Mme Bonnet ;

Vice-présidentes : Mmes Béal, Conte ;

Secrétaire : Mlle Avignant (directrice de l'école laïque de filles) ;

Trésorière : Mme Motte ;

Administratrices : Mme Dejoux, Mlle Marie Thiers, Mme Chassin, Mme Faure-Perache, Mlle Navizet, Mme Figarol-Barjon, Mlle Pierrette Galland, Mme Hissler, Mme Rival, Mlle Roche, Mme Jouhet et Mme Bacher.

On retrouve, bien sûr, de nombreuses épouses et parentes des dirigeants des *Ouvriers réunis*.

Au cours de la même séance, l'assemblée attribue, par vote à bulletins secrets, le mobilier de Mme Dulac à Mlle Claudia Gaurand, tisseuse et à Mlle Joséphine Mervillon, couturière, après que la vice-présidente eut fait lecture d'un *remarquable rapport* sur les mérites respectifs de chacune des sept candidates qui s'étaient révélées. Le président d'honneur de la "Ruche", Pierre Dupin, remet aux lauréates *un superbe bouquet* et prononce un discours pour clore cette cérémonie qui a, selon "le Montbrisonnais", *tout le caractère d'une distribution de prix de vertu*²³.

Le dimanche suivant, 17 juillet 1904, les *Ouvriers réunis* tiennent leur assemblée générale et une *fête de famille* réunit 80 convives chez le restaurateur Murat, à Pierre-à-Chaux. Quelques abeilles de la nouvelle ruche *apportent le charme de leur présence*. Le banquet coûte 3 F pour les hommes et 2,50 F pour les femmes. Il y a un goûter pour les enfants et le soir bal champêtre.

La *Ruche montbrisonnaise* commence sa carrière qui va durer plus d'un demi-siècle. En décembre 1959, elle est absorbée par les *Ouvriers réunis* qui avaient pris l'initiative de sa création. Aujourd'hui sa belle bannière noire brodée et frangée d'or est déposée au musée à la Diana auprès de celle des *Ouvriers réunis* de Montbrison.

Création de l'*Union Montbrisonnaise*

1905-1907 : ministère du petit père Combes, loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcisation d'écoles... Montbrison n'échappe pas à l'agitation des esprits. Une partie de la bourgeoisie locale adhère au radicalisme, surtout parmi les professions libérales. Les libres penseurs organisent un banquet le jour du vendredi saint et se plaignent du trouble que cause à leur sommeil la fluette voix de la cloche du couvent des sœurs de Sainte-Claire.

²² *Le Montbrisonnais* du 11 juin 1904. Les funérailles de Mme Dulac, veuve d'un adjudant retraité, avaient eu lieu à Moingt le 3 mai 1904. Elle avait choisi comme légataires universelles, les associations de secours mutuels :

1/ Les *Ouvriers réunis* de Moingt

2/ Les *Ouvriers réunis* de Montbrison

3/ La *Ruche Montbrisonnaise*.

De plus elle avait légué 500 F à la société de secours mutuels des pompiers de Montbrison, 250 F aux écoles laïques de la ville, 250 F aux enfants pauvres, 250 F à l'*Harmonie montbrisonnaise*, 250 F au *Rally montbrisonnais*...

²³ *Le Montbrisonnais* du 30 juillet 1904.

L'anticléricalisme militant se heurte à l'action de multiples cercles et patronages dans la mouvance de l'Eglise. Les bulletins paroissiaux fustigent les mauvais journaux tandis que les feuilles locales, *Le journal de Montbrison*, *Le Montbrisonnais* et *l'Avenir montbrisonnais* polémiquent pour des futilités. Chacun doit choisir son camp : blanc ou rouge. Ce climat de luttes idéologiques trouble inévitablement les sociétés locales particulièrement les groupements mutualistes.

La majorité des dirigeants des "Ouvriers réunis" se retrouve dans le courant laïque et progressiste. Certains militent, à titre personnel, dans des organisations de gauche : le Comité démocratique, le Comité d'Action Républicaine Radical et Radical Socialiste, la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, la Jeunesse Laïque, le Sou des Ecoles... qui forment l'opposition à la municipalité dirigée par le notaire Chialvo, maire modéré soutenu par la droite. Le président des "Ouvriers réunis", Pierre Dupin, est lui-même un homme politique local. Aux élections cantonales de juillet 1907, il est candidat du Comité républicain contre le maire de Montbrison.

L'assemblée générale des "Ouvriers réunis" du dimanche 13 janvier 1907 est agitée. La société est traversée par plusieurs courants où intervient la politique locale. Le *Montbrisonnais* illustre ces luttes d'influence très personnalisées et met un peu d'huile sur le feu en publiant complaisamment la lettre, non signée, d'un mutualiste :

L'assemblée de dimanche dernier fut quelque peu houleuse ; rarement d'ailleurs, elle avait été aussi nombreuse. Un personnage qui veut mettre son nez partout, le manitou "Chialvo" pour ne pas le nommer, avait manigancé tout un petit scénario, pour la troubler. Il avait, le matin même, réuni son état-major du comité Tout-court, afin de décider des diverses stratégies ; et depuis quelque temps, mène une campagne afin de faire démissionner les membres honoraires de ses amis. Il en fut pour sa peine.

Au début de la séance, on lut bien quelques démissions d'honoraires, mais elles étaient largement compensées par de nouvelles adhésions. Les délégués de Chialvo, son factotum Hébrard, et son petit chéri, Remille, essayèrent bien de semer le tumulte ; mais ils furent énergiquement remis à leur place ; et leurs potins de concierge (on sait que Remille s'y connaît !) rejetés du pied.

L'attitude des "Chialvistes" indisposa l'assemblée ; et quand vint le moment des scrutins, un éminent chialviste, le syndic Veyrard, en subit le contrecoup. Les mutualistes montrèrent qu'ils désapprouvaient les procédés de vouloir mettre la politique au sein d'une société qui doit y rester étrangère ; et le syndic sortant ne recueillit que 31 voix, tandis que son concurrent était élu par plus de 100 voix.

C'est une petite leçon qui a été ainsi infligée aux Chialvistes. Ce qu'ils ont de mieux à faire c'est d'en profiter en restant tranquilles, puisqu'ils le voient bien, le prestige de leur patron est tout à fait dédoré²⁴.

La semaine suivante, M. Chialvo réplique dans une lettre que publie *Le Montbrisonnais* :

- Qu'il n'a rien "manigancé" ;
- Qu'il ne cherche nullement à faire démissionner des membres honoraires qui seraient ses amis politiques ;
- Qu'il est membre fondateur des "Ouvriers réunis" et que chaque année, pour le jour de l'an, il verse 40 F pour la caisse des retraites.

Enfin il conclut : Je souhaite à la Société beaucoup d'ennemis comme moi²⁵.

Quinze jours après l'assemblée générale, comme la tendance "de gauche" l'a nettement emporté, les minoritaires quittent la société pour créer une nouvelle société de secours mutuels.

²⁴ *Le Montbrisonnais* du 19 janvier 1907.

²⁵ *Le Montbrisonnais* du 26 janvier 1907.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Le 2 février 1907, le président Dupin lit au bureau des "Ouvriers réunis" la lettre de démission collective que 13 mutualistes viennent de lui adresser :

Montbrison le 27 janvier 1907

Les soussignés ont l'honneur d'adresser à M. le Président de la Société de Secours Mutuels des Ouvriers Réunis de Montbrison, leur démission de membres participants de la dite Société.

Cette société poursuivant un but qui n'est pas celui de la Mutualité, ils estiment de leur devoir de se retirer.

Ils prient en conséquence M. le Président de donner connaissance de la présente à la Société.

De vrais mutualistes :

Signé : Remille Jean, Barrieux Philibert, Cheuzeville Félix, Dupuy Jacques, Levet Claude, Galletti Marius, Girard Jean-Claude, Fèche Pierre, Faure Henri, Phalippon J. P., Basset Jean, Perret Marius, Claret Georges.

De plus, deux membres honoraires donnent leur démission MM. Ferran Jean, carrossier, et de Saint-Pulgent, rentier²⁶.

Ce même 27 janvier 1907 naît une nouvelle société mutuelle *l'Union montbrisonnaise* qui accueille les démissionnaires. Le journal local (de droite) *l'Avenir Montbrisonnais*, concurrent direct du *Montbrisonnais*, relate ainsi la première assemblée générale :

Sous ce titre une nouvelle Société de Secours Mutuels s'est formée à Montbrison.

Fondée sur les derniers principes de la mutualité, cette société pourra, à l'avenir, rendre de grands services à la classe ouvrière de notre ville.

Les prévisions des fondateurs de cette Société ont déjà été de beaucoup dépassées et tout fait prévoir que d'ici peu de temps le nombre des membres dépassera la centaine :

Son bureau a été ainsi constitué :

Président, M. Rony, notaire²⁷ ; vice-président : M. Henri Faure²⁸, trésorier, M. Galletti²⁹ ; trésorier-adjoint : M. Henry³⁰ ; secrétaire : M. Remille³¹ ; secrétaire-adjoint : M. Marius Perret³² ; contrôleurs : MM. Girard³³ et Fèche³⁴ ; syndics : MM. Cheuzeville³⁵, Barbier³⁶, Levet³⁷, Pont³⁸, Dupuy³⁹ et Lager⁴⁰.

²⁶ Procès-verbal de délibération du samedi 2 février 1907.

²⁷ M^e Joseph Rony, notaire à Montbrison, rue St-Pierre.

²⁸ Henri Faure, jardinier, 7, rue du Faubourg St-Jean..

²⁹ Marius Galletti, clerc de notaire, 10, rue des Cordeliers.

³⁰ Louis Henry, clerc de notaire, 43, rue Tupinerie.

³¹ Jean Remille, légiste, 15, boulevard Gambetta.

³² Marius Perret, clerc d'avoué, 10, rue du Faubourg de la Madeleine.

³³ Marius Girard, employé d'octroi, 9, avenue du Jardin de la Ville.

³⁴ Pierre Fèche, typographe, 45, rue des Légouvés.

³⁵ Félix Cheuzeville, sculpteur, 37, rue Martin-Bernard.

³⁶ Pierre Barbier, voiturier, 3, boulevard Gambetta.

³⁷ Claude Levet, empailleur de chaises, 23, rue Victor-de-Laprade.

³⁸ Joannès Pont, jardinier, 27, rue de la République.

³⁹ Jacques Dupuy, typographe, 14, rue des Clercs.

⁴⁰ Joannès Lager, charcutier, 29, rue Saint-Jean.

M. Rony a remercié l'assemblée du témoignage de confiance qu'elle venait de lui accorder et a prononcé l'allocution suivante :

Lorsque deux d'entre vous m'ont fait l'honneur de venir me demander d'accepter la présidence d'une nouvelle Société de Secours Mutuels, après un instant d'hésitation causé par le sentiment de mon inexpérience en matière de mutualité, j'ai accepté avec l'assurance de ces Messieurs que la future Société serait uniquement une Société de Secours Mutuels au sens le plus strict du mot.

Et j'ai accepté sans arrière-pensée avec la résolution de donner à cette oeuvre ainsi définie tout mon dévouement avec la ferme confiance que je tiens à exprimer ici, que cette Société sera une Assemblée d'amis venus là pour s'entraider dans les difficultés et non pas une réunion de fédérés se groupant pour être plus forts dans les luttes religieuses ou politiques à venir...

Cette dernière phrase de M^e Rony choque le bureau des "Ouvriers réunis" qui rejette avec indignation l'insinuation qu'elle contient. Le président Dupin déclare tranquillement : La société doit et peut rester indifférente à une tentative qui sera sans effet⁴¹ et après un échange de vues le conseil décide qu'il sera plus digne de rester calmes, et d'opposer un tranquille mépris à cette insidieuse attaque⁴².

On est alors en période préélectorale : six mois plus tard, Pierre Dupin affronte le maire de Montbrison, Claude Chialvo, au cours des élections cantonales et se fait battre de justesse⁴³.

"Tous pour un, un pour tous"

Il n'y a plus, aujourd'hui, à Montbrison, de mutuelles locales : les *Ouvriers réunis* (n° 94)⁴⁴ et l'*Union montbrisonnaise* (n° 406) ont été absorbées par la mutuelle n° 1007 (*Loire Action Mutualiste*)⁴⁵. Cette dernière est devenue, le 1^{er} janvier 2003 un nouveau groupement *Les mutuelles Présence* après fusion avec les mutuelles *Ami* et la mutuelle 901 dite des *Anciens Prisonniers de Guerre*.

Les anciennes disputes, séquelles d'un climat politique passionné, ont été finalement bien vaines. Elles ont sans doute, sur le plan local, freiné le développement harmonieux de la mutualité qui a pourtant pour devise : *Tous pour un, un pour tous*. Elles n'enlèvent rien cependant au mérite de plusieurs générations de militants mutualistes qui ont agi avec conviction pour un monde plus fraternel et plus solidaire⁴⁶.

⁴¹ Procès-verbal de délibération du samedi 2 février 1907.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Dupin : 1 912 voix ; Chialvo 2 245 voix. Dupin l'emporte dans 9 communes : Bard, Chalain-d'Uzore, Chalain-le-Comtal, Chambéon, l'Hôpital-le-Grand, Lérigneux, Magneux-Haute-Rive, Mornand et Savigneux (*Le Montbrisonnais* du 3 août 1907).

⁴⁴ La mutuelle des *Ouvriers réunis* de Montbrison avait d'abord absorbé plusieurs sociétés voisines (*Fraternelle* de Champdieu, *Ouvriers réunis* de Savigneux, *Fraternelle* de Luriecq, *Famille suryquoise*, *Anciens Verriers* de Veauche, *Fraternelle* de Pralong, *Travailleurs réunis* de Saint-Romain-le-Puy) et était devenue *Action mutualiste du Montbrisonnais*.

⁴⁵ Lors de l'assemblée générale extraordinaire du 13 décembre 1998, *Action mutualiste du Montbrisonnais* a fusionné avec *Loire Action Mutualiste* (mutuelle n° 1007) et est devenue sa section *Forez*.

⁴⁶ Sources (outre les ouvrages déjà cités dans les notes) : les collections du *Journal de Montbrison*, du *Montbrisonnais* (années 1904 et 1909) ; les archives de la *Société de secours mutuels des Ouvriers réunis* de Montbrison ; le témoignage de mutualistes, particulièrement de M. Victor Peyrat, secrétaire des *Ouvriers réunis* que nous remercions vivement pour son aimable concours.

14

La libre pensée montbrisonnaise au début du XX^e siècle

Fondation

La décennie qui précède la Grande Guerre (1903-1913) marque, en France, l'apogée de l'anticléricalisme. La loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat (votée en 1905) entraîne un violent combat idéologique et politique qui concerne tout le pays. Inventaires des biens de l'Eglise, location des presbytères, sécularisation des religieux : tout devient l'objet d'une âpre lutte. Il s'agit d'arracher à l'Eglise catholique - encore puissante sur le plan temporel - une partie de son influence, dans le domaine politique surtout.

Beaucoup de républicains pensent que cette lutte est nécessaire pour consolider le régime. Certains vont plus loin et souhaitent définitivement "libérer" les esprits en travaillant à la destruction de tous les dogmes, de toutes les religions.

Au début du siècle, ces *libres penseurs*, qui s'inspirent de la philosophie anticléricale du Siècle des lumières et de la tradition révolutionnaire de 1789, se regroupent en une association nationale⁴⁷. Cette *association nationale des Libres Penseurs de France* a pour tâche de fédérer les sociétés de la libre pensée qui apparaissent alors - le climat est propice - dans de nombreuses localités⁴⁸, cellules de base de taille restreinte mais virulentes.

En 1903. L'*Action*, organe de la Fédération nationale, écrit : *Désormais, c'est la lutte suprême, il faut que nous ayons raison de l'ennemi, de l'Infâme enfin*⁴⁹. L'objectif est clairement fixé et selon le mot de Jean Marie Mayeur la libre pensée tend même à devenir une véritable Contre-Eglise.

Le Forez reste une région de tradition chrétienne, particulièrement dans les montagnes du Soir où la pratique religieuse est forte et les vocations nombreuses. Seule une petite zone autour de Panissières, dans les monts du Lyonnais, apparaît plus touchée par la déchristianisation.

Sur ce terrain peu favorable naissent trois groupes formés de libres penseurs : à Balbigny la *Société de libre pensée l'Emancipation*, à Panissières l'*Union fraternelle des libres penseurs* et enfin, à Montbrison, la *Libre Pensée* (L. P.)

Montbrison, la cité des comtes de Forez, garde de son passé une attitude conservatrice. La ville, avec son séminaire, ses écoles libres, un couvent de clarisses et deux belles paroisses reste un bastion de l'Eglise. Le radicalisme a certes fait quelques adeptes dans la bourgeoisie locale : petits rentiers, commerçants et membres des professions libérales. La municipalité compte plusieurs républicains militants laïques⁵⁰ mais la droite modérée - et catholique - détient la majorité autour du

⁴⁷ Le journal anticléricale *La Raison* (fondé par le prêtre défrôqué, Victor Charbonnel et par Henry Bérenger) est à l'origine du congrès international de la libre pensée de Genève de 1902. En 1903, il y a un congrès en France d'où naît l'Association nationale des libres penseurs de France.

⁴⁸ Au congrès national de la L. P. de 1906, 170 délégués représentent 145 groupes locaux.

⁴⁹ Cité par J. M. Mayeur, *Histoire du peuple français* (t. 5) : *Cent ans d'esprit républicain*, 1967, Nouvelle Librairie de France.

⁵⁰ Aux élections municipales de mai 1904, la liste républicaine démocratique comprend 5 conseillers sortants : le docteur Henri Lhote, Jules Sandillon, marchand de vin, Pierre François, malteur, Jacques Vernay, propriétaire et Joseph Rousson. Cette liste n'obtient aucun élu.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

maire, le notaire Chialvo⁵¹. A Montbrison, la libre pensée organisée arrive de l'extérieur. Elle est amenée par un publiciste, Auguste Charpiot, rédacteur du journal radical *Le Montbrisonnais*.

Auguste Charpiot

Auguste Charpiot, fils d'un pasteur, est né en 1850, à Montbéliard, dans le Doubs. Après des études au collège de Louhans (Saône-et-Loire), il devient journaliste et collabore aux journaux républicains. En 1870-1871, il est grièvement blessé au siège de Paris et fait prisonnier. Durant la période de *l'Ordre moral*, alors qu'il est journaliste à Lyon, il est arrêté et emprisonné. Après 1881, suivant les principes de Gambetta, Jules Ferry et Paul Bert, il embrassa la grande cause de la *Libre Pensée*⁵².

En août 1902, Charpiot vient à Montbrison comme rédacteur de l'hebdomadaire *Le Montbrisonnais*. Dès son arrivée dans la sous-préfecture, il s'efforce de regrouper les libres penseurs. Son entreprise aboutit en juillet 1903. Quelques notables radicaux, des professeurs de l'école primaire supérieure et de l'école normale d'instituteurs ainsi qu'une poignée d'artisans touchés par les idées libertaires constituent la *Libre Pensée de Montbrison*. Il était temps : à 52 ans, Charpiot est un homme usé qui, avec sa barbe poivre et sel, en paraît 70. Il meurt sans avoir lâché sa plume le 11 octobre 1903, après quelques semaines de maladie. Le 13 octobre 1903, ses funérailles civiles sont la première grande manifestation publique de la L. P. Par leur pompe, elles causent à Montbrison un certain émoi.

La L. P. de Montbrison, qu'il a fondée quelques mois auparavant, avait fait une exposition du corps sur le devant de la maison qu'il habitait, boulevard Lachèze, n° 6. De bonne heure, de nombreuses délégations étaient venues monter une garde d'honneur... Sur le char funèbre, on dispose le drapeau de la *Libre Pensée*. Les cordons du poêle sont tenus par les amis du défunt : M. Pailhé, substitut du procureur de la République, M. Pierre Robert, directeur politique du *Montbrisonnais*, Carton et Rouffaux père président et vice-président de la libre pensée...⁵³

De nombreuses couronnes montrent toute la place que Charpiot avait rapidement prise dans le milieu politique local : immortelles rouges de la L. P., gerbe tricolore de la Fédération des Comités d'Action Républicaine, Radicaux et Radicaux-Socialistes de la 1^{ère} circonscription, fleurs du Comité républicain de Montbrison, du Sou des écoles... Divers groupements ont envoyé des délégations avec bannières, notamment les sociétés mutualistes : *Ouvriers réunis de Montbrison* et *Ouvriers réunis de Moingt*, ainsi que les comités d'action républicaine des localités voisines (Saint-Romain, Marols, Chalmazel, Bard, Précieux ...).

Beaucoup de notabilités suivent le cortège funèbre : le procureur de la République Royer, le commissaire Rouot, l'inspecteur primaire Barthélémy, le percepteur Autechaud, le receveur des contributions indirectes Junillon. Il y a aussi des conseillers municipaux : le docteur Lhote, Jules Sandillon, Jacques Vernay, des enseignants, le notaire Pierre Dupin, l'avoué Maurice Fraisse, l'architecte Joanny Thevenet...

Le corps est conduit à la gare car Auguste Charpiot doit être inhumé à Branges en Saône-et-Loire. Sur le quai, trois discours sont prononcés. Claudius Cote, relieur à l'imprimerie Robert, rend un dernier hommage au défunt au nom de la Fédération nationale de la L. P. Il achève son éloge funèbre par un appel à tous les anticléricaux qui, selon lui, éclairés par les conseils de Charpiot, *marcheront vers cet idéal qui était le sien, c'est-à-dire vers la science, la raison, la justice et la vérité*. Et Cote de conclure : *Car, citoyennes et citoyens, c'est vers cet idéal que nous marchons et*

⁵¹ Claude Chialvo : né à Montbrison le 28 mai 1853, fils de François Nicolas Barthélémy Chialvo, limonadier, place Chenevoterie ; mort à Meyzieux (Isère) le 19 mai 1913.

⁵² Notice nécrologique publiée par *Le Montbrisonnais* du 17-10-1903.

⁵³ *Ibid.*

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*que nous vous convions de venir à nous pour lutter contre l'utopie et le mensonge du cléricalisme...*⁵⁴

L'élan est donné. Le groupe montbrisonnais qui compte environ 60 membres et qui vient de perdre son fondateur se lance publiquement dans le combat idéologique.

L'action : polémiques et provocations

La société se réunit chaque trimestre le dimanche après-midi à son siège au 26, rue Martin-Bernard, tout à côté de l'institution Jeanne-d'Arc tenue par les demoiselles *Kopp et Gros*. Strictement constituée dès le début⁵⁵, la L. P. a un bureau élu avec président, vice-président, secrétaire, trésorier et commissaires aux comptes. Les réunions se déroulent suivant un rituel précis. Après l'éloge des libres penseurs récemment décédés et l'évocation de leurs funérailles civiles, on admet les nouveaux membres. Le rapport moral et le compte rendu financier suivent. Après avoir débattu des questions diverses - adresses de félicitations au gouvernement, vœux concernant la situation locale - l'assemblée se sépare *aux cris répétés de vive la République ! Vive la Libre Pensée !*

Pour être admis, le libre penseur doit payer une cotisation et fournir un testament en bonne et due forme indiquant qu'il ne veut pas être enterré religieusement, même s'il lui venait un repentir au dernier instant. Ainsi la L. P. sera la grande ordonnatrice de ses funérailles. Elle en fera une cérémonie solennelle, éclatante manifestation antireligieuse et une sorte de défi pour l'Eglise.

Les premières décisions prises sont significatives : achat d'un brancard et d'un drap mortuaire rouge, somme de 40 F votée pour frais de funérailles ainsi que celle de 15 F pour l'achat d'une couronne à chaque sociétaire décédé⁵⁶. Le 13 janvier 1907, la L. P. décide, pour compléter la panoplie, d'acheter un drapeau rouge avec inscription, mais le bureau estime que *pour des raisons économiques il y a lieu de renvoyer à plus tard cette acquisition*⁵⁷.

Funérailles civiles ou religieuses : un inépuisable sujet de polémique

Immortelle ou œillet rouge à la boutonnière les libres penseurs assistent à tous les enterrements civils qui ont lieu à Montbrison. Des délégations participent aux cérémonies des localités voisines. A l'assemblée du 13 janvier 1907, le citoyen Rouffaux père, président de la L. P., se félicite du travail accompli dans ce domaine :

Avant la fondation de notre société très peu d'enterrements civils sont à enregistrer dans notre région, alors que depuis juillet 1903 on en compte vingt. La plupart de ces funérailles sont dues à l'intervention de notre association, justifiant ainsi son existence dans un pays encore trop imprégné de fanatisme...⁵⁸

Pour rendre solennelles ces célébrations et créer une sorte de liturgie de substitution, la L. P. mobilise les organisations républicaines et laïques qui, pour l'occasion, sortent leurs drapeaux. Les

⁵⁴ Notice nécrologique publiée par *Le Montbrisonnais* du 17-10-1903.

⁵⁵ La Libre pensée est la 3^e association officiellement déclarée à la sous-préfecture de Montbrison après la *Société mixte de tir* et la *Gaule montbrisonnaise*.

⁵⁶ Assemblée générale du 31 janvier 1904. *Le Montbrisonnais* du 20-02-1904.

⁵⁷ Assemblée générale du 26 mai 1907. *Le Montbrisonnais* du 01-06-1907.

⁵⁸ Assemblée générale du 13 janvier 1907. *Le Montbrisonnais* du 19-01-1907. Il y a environ une cérémonie civile tous les deux mois. Funérailles civiles dont le compte rendu figure dans *le Montbrisonnais* : 13 oct. 1903, Auguste Charpiot, publiciste, Montbrison ; 31 déc. 1903, Edmond Gagnepain, Saint-André-le-Puy ; 14 fév. 1904, Barthélemy Goyet, fils d'un hôtelier, Montbrison ; en oct. 1904, Antoine Beysson, Chenereilles ; 20 juin 1905, Valentin Donnet, assureur, ancien sous-officier de gendarmerie, Montbrison ; 27 oct. 1905, Fleury Noally, Moingt ; 29 nov. 1905, Marie Gidon, épouse Rouffaux, cordière, Montbrison.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

bannières des sociétés de secours mutuels sont particulièrement appréciées. Si le défunt est un notable, la République est représentée par ses fonctionnaires : le commissaire de police, un magistrat, quelques professeurs...

Au cimetière, plusieurs discours sont prononcés. Celui du représentant de la L. P. est toujours violemment anticlérical et antireligieux. Écoutons le président Carton aux obsèques de Marie Gidon, épouse de Jean Rouffaux, le 29 novembre 1906 :

*Fidèle jusqu'à la fin à nos principes elle refusa l'approche de ces hommes noirs, sa seule haine ici-bas... Dors en paix, citoyenne. Merci à ton époux, merci à tes enfants qui ont su respecter tes dernières volontés. Puisse leur exemple être suivi par tous ceux qui, de cœur avec nous, hésitent encore à affirmer leur croyance et qui, écoutant un sentiment de timidité ou de crainte, n'osent affirmer leurs convictions et font précéder le cercueil des leurs par cette cohorte sans cœur qui vient pour ainsi dire insulter à notre douleur en chantant lorsque nous tous pleurons... Ah ! oui ! tu les haïssais, citoyenne, ces Rodin ! et nous tous détestons et unissons nos forces pour les combattre*⁵⁹.

Aux funérailles d'un verrier de Saint-Romain-le-Puy, le 27 octobre 1907, le trésorier de la L. P., le professeur Moulin, se montre encore plus violent : *La vie du citoyen Zumkeller, hélas trop courte, n'en est pas moins un exemple de convictions ardentes et sincères. Elle montre que toujours il repoussa bien loin les hommes noirs, asservisseurs de consciences, partisans acharnés de l'obscurantisme, n'ayant en leurs noirs desseins qu'une seule pensée : tenir dans leurs griffes encore puissantes l'humanité afin de la plier sous leur domination.*

*Relevons courageusement la tête, Citoyens ! car le temps où la prêtraille insolente commettait les plus abominables crimes de l'Inquisition est à jamais disparu... Le peuple éclairé ne peut plus croire à ce monde problématique qui lui est promis... il comprend parfaitement que tout ce qu'enseigne l'église n'est que mensonge et hypocrisie. Oui, citoyens, la classe ouvrière est mûre pour la Libre Pensée...*⁶⁰

Dans ces diatribes, les invectives servent souvent d'arguments. Pourtant il y a certainement parmi les libres penseurs des hommes et des femmes courageux et sincères. Ces excès de langage nuisent à la société. Tous les non-croyants n'appartiennent pas, d'ailleurs, à la L. P. Ainsi, le 11 novembre 1906, Jacques Vernay⁶¹, chef de file des républicains de Montbrison, "libre penseur convaincu", a d'imposantes obsèques "purement civiles" (1 500 participants) sans le concours de la L. P. locale. L'instituteur anticlérical Compigne⁶², qui signe des articles virulents dans *le Montbrisonnais* ainsi qu'un feuilleton intitulé *Le Presbytère sanglant*, ne participe pas à la L. P. Il lance même un appel pour constituer une "Libre pensée spiritualiste".

Ces manifestations choquent les catholiques. Le clergé les réproche avec vigueur. Aussi est-il fréquent que des incidents troublent leur déroulement, incidents minimes que la presse anticléricale monte en épingle. Le compte rendu que fait le *Montbrisonnais* des obsèques de Charpiot est révélateur à cet égard :

Une assistance émue entourait le cercueil, et les passants se découvraient avec respect. Seul, un personnage, qui, plus d'une fois avait été houspillé par la plume de notre collaborateur, a

⁵⁹ *Le Montbrisonnais* du 2-12-1905.

⁶⁰ *Le Montbrisonnais* du 2-11-1907.

⁶¹ Jacques Vernay (Renaiss, 1857-Montbrison, 1906) : propriétaire, officier d'académie, administrateur des hospices et du bureau de bienfaisance, ancien conseiller municipal, délégué cantonal, président de la Ligue des droits de l'homme, président du Sou des écoles, président des Conférences populaires, président d'honneur de la Philharmonique, fondateur et vice-président du Comité républicain démocratique.

⁶² Antoine Compigne (Neulise, 1875-Montbrison, 1941) : 1904-1905, enseignant puis publiciste, auteur de poèmes, romans et de chroniques. *Le presbytère sanglant* est publié en 1907 et 1908 dans *le Montbrisonnais*.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*voulu venir parader le chapeau sur la tête, autour de sa dépouille mortelle dont le voisinage devait lui être agréable, puisqu'il appartient, paraît-il, à la race de ces gens qui pensent que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon...*⁶³

Incident encore, selon la feuille radicale, au cours des obsèques de Barthélémy Goyet, le 14 février 1904 : *sur le passage du cortège, à l'angle de la rue du Palais-de-Justice, un ecclésiastique oubliant le respect dû à un mort ne s'est pas découvert devant le cercueil*⁶⁴.

Le 20 juin 1905, les libres penseurs enterrent civilement Valentin Donnet, ancien sous-officier de gendarmerie, 38 ans, assureur, mort à la suite d'un accident de bicyclette. Le défunt était membre du comité radical-socialiste et avait composé plusieurs chansons de propagande dont la "chanson de l'Action républicaine". *Le Montbrisonnais* croit encore relever une provocation :

*Comme il arrive quand il y a des funérailles civiles dans notre ville, les cléricaux ont tenu à créer un incident qui n'est pas en leur faveur. C'est un ecclésiastique, cette fois, qui, passant devant le cercueil, a affecté de garder son chapeau sur la tête, tandis que son collègue quittait le sien. Cette grossièreté voulue a été remarquée et a fait l'objet de commentaires qui ne sont pas flatteurs pour le singulier personnage*⁶⁵.

Il est vrai aussi que lors de la procession de Fête-Dieu, il se trouve souvent quelque libre penseur qui, canotier sur la tête et cigare aux lèvres, coupe ostensiblement le cortège.

Pour les tenants de la L. P., les funérailles sont un sujet inépuisable quand il s'agit d'entamer une polémique, sans souci, d'ailleurs, d'évidentes contradictions. Tantôt ils s'indignent du fait que tel anticlérical notoire n'a pas été enterré civilement, tantôt ils protestent parce qu'un curé n'a pas voulu célébrer les obsèques de tel autre libre penseur convaincu !

A propos de la "conversion d'un libraire"

Ainsi, à propos de la disparition du libraire Eugène Relave⁶⁶ *le Montbrisonnais* entame une polémique avec *l'Avenir Montbrisonnais*⁶⁷ : *Relave avait toujours été un ferme anticlérical, qui maintes fois avait manifesté contre l'intrusion sournoise des hommes noirs. Les quelques gouttes d'eau bénite que l'on a fait donner sur son cercueil, n'empêcheront pas les républicains de garder intact au fond de leur cœur, le souvenir de celui qui avait vécu en libre penseur...*⁶⁸

L'Avenir Montbrisonnais s'étant réjoui de la "conversion du libraire", un "véritable ami de Relave" écrit dans *le Montbrisonnais* : *La demi-douzaine de rats d'Eglise, qui se dissimule sous le vocable injurieux pour le malheureux défunt, de "vrai amis d'Eugène Relave" aurait mieux fait de rester coi, que d'entonner un "Alleluia", en l'honneur de la conversion, d'ailleurs peu démontrée, de ce libre penseur.*

Qui sait ! par quels moyens, ces dévots personnages sont arrivés, abusant de la faiblesse qui précède les derniers moments d'un homme, surtout si cet homme est un vieillard de 83 ans, à lui

⁶³ *Le Montbrisonnais* du 17-10-1903.

⁶⁴ *Le Montbrisonnais* du 20-02-1804.

⁶⁵ *Le Montbrisonnais* du 24-06-1905.

⁶⁶ Eugène Benoît Relave (Montbrison, 1^{er} oct.1823, Montbrison, 20 nov. 1906) : militant républicain ; fils de Victor Pierre Alexis Relave, receveur des contributions indirectes et de Françoise Méjasson. Il choisit la carrière des armes. Sergent-major, il prend part aux protestations des républicains contre le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Cassé de son grade, emprisonné durant quelques mois, il est ensuite envoyé en Afrique. De retour à Montbrison, il devient libraire. Le 4 septembre 1870, il se trouve parmi le petit groupe de républicains qui proclament la République à la sous-préfecture de Montbrison.

⁶⁷ Hebdomadaire de droite, catholique, de Montbrison, dirigé par M. de Saint-Pulgent.

⁶⁸ *Le Montbrisonnais* du 24 novembre 1906. Les obsèques de Relave avaient eu lieu le 20 novembre.

*faire modifier ses dernières volontés ?... Bel exploit en vérité, et dont ces tristes apôtres, n'ont pas à se vanter !...*⁶⁹

A Chenereilles, le 22 octobre 1904, le curé refuse de prêter le brancard paroissial pour porter civilement en terre Antoine Beysson, dit Michalon, "libre penseur ardent", vice-président du comité d'action républicaine du village mais *la Libre Pensée de Montbrison avait bien voulu prêter son drap mortuaire, qui a produit un grand effet...*⁷⁰ Pour le *Montbrisonnais*, c'est une belle occasion d'attaquer vivement le curé du village en l'accusant de faire de la politique dans un article intitulé "Intolérance cléricale" :

L'affaire du malheureux Beysson a montré une fois de plus l'intolérance de messieurs les cléricaux, bien que Beysson ait vécu en libre penseur, sa veuve songeait à lui faire des funérailles religieuses. C'était compter sans notre fameux curé, qui refusa absolument son ministère et même défendit formellement à son sacristain de sonner le glas pour le défunt, parce qu'il s'était marié civilement. Cette façon de procéder n'a étonné aucun de ceux qui connaissent notre desservant.

*Il s'est montré si peu l'apôtre de la charité, depuis qu'il est à Chenereilles, qu'il a chassé petit à petit de son église le plus grand nombre des paroissiens. Il ne lui reste plus que quelques béates pour entendre les attaques qu'il ne cesse de débiter en chaire contre le gouvernement de la république, qui, pourtant, le paie...*⁷¹

De son côté, le rédacteur du bulletin paroissial ne fait pas preuve de mansuétude quand il publie *l'Histoire d'un chien*, féroce caricature du libre penseur, en 3 strophes et sans nom d'auteur :

*Jamais on ne le vit entrer dans une église,
Il préférait la loge... Il vivait à sa guise
En bon libre-penseur et se montrait dévot
Surtout au saucisson ? Nul ne fut moins cagot
Partisan de Fourier et de son phalanstère
La vertu lui parut toujours une chimère.
Il s'asseyait dessus et s'y trouvait très bien.
L'histoire que je conte est l'histoire d'un chien*⁷².

Il est difficile d'être plus dur !

Un chrétien ne saurait, sans pécher, assister à des funérailles civiles que la feuille paroissiale décrit sans indulgence : *Un cercueil de prix, un amas de couronnes, un cortège d'hommes qui s'avancent sans faire une prière, ne daignant pas même parfois entrer à l'église ; au cimetière, une tombe plus ou moins somptueuse, mais païenne ; au lieu de la croix qui s'élève vers le ciel comme l'espérance, l'urne ridicule ou la colonne brisée, images des cœurs qui peut-être ne le sont guère ; des fleurs déposées sur cette tombe, mais jamais la moindre prière ; voilà à quoi se réduit pour beaucoup le culte des morts*⁷³.

Les banquets du Vendredi saint

A une époque où les célébrations de la table sont une forme privilégiée de la vie sociale, les libres penseurs organisent des banquets, tout comme les radicaux, les pompiers, les mutualistes, les jardiniers ou les épargnants...

⁶⁹ *Le Montbrisonnais* du 8 décembre 1906.

⁷⁰ *Le Montbrisonnais* du 22-10-1904.

⁷¹ *Le Montbrisonnais* du 29-10-1904.

⁷² *Supplément paroissial du canton de Montbrison*, 18 juillet 1909.

⁷³ *Supplément paroissial du canton de Montbrison*, 17 novembre 1907.

Il y a d'abord les "banquets fraternels" regroupant les 3 sociétés de libres penseurs de la région : *l'Emancipatrice de Balbigny*, *l'Union fraternelle de Panissières* et *la Libre-Pensée de Montbrison*. Le premier banquet, avec 45 convives, a lieu à Feurs le 15 septembre 1907, autour du président Waas, de Balbigny. En 1908, Montbrison accueille à son tour les banquetteurs libres penseurs.

Moins innocent est le festin que la L. P. organise chaque année, le Vendredi saint, à partir de 1904. Il se déroule au siège de l'association avec beaucoup de viande rouge au menu. Tard dans la nuit, les convives se dispersent après avoir braillé dans la rue des chansons grivoises et anticléricales. La L. P. fait du Vendredi saint sa fête annuelle, une provocation pour l'Eglise et la majorité de la population qui, ce jour-là, observe jeûne et abstinence. Chaque fois, la presse catholique s'indigne.

Ainsi *L'Avenir Montbrisonnais* fustige les organisateurs du banquet de 1905 dans un article intitulé "Moins de bruit". Le journal catholique n'apprécie pas les couplets gaillards entonnés dans sur le pavé. Il ironise à propos du menu carné peu varié et peu alléchant : "un repas gras plutôt maigre"⁷⁴. Aussitôt les libres penseurs répliquent dans *le Montbrisonnais* :

On nous reproche d'avoir insulté aux croyances d'une partie de nos concitoyens par notre manifestation bruyante. Tout en nous excusant d'avoir troublé le sommeil de quelques Montbrisonnais qu'il nous soit permis de faire remarquer au pieux rédacteur que nous ne faisons du tapage nocturne qu'une fois l'an, tandis que toutes les nuits nous sommes obligés d'entendre le tintement long et agaçant de la cloche des Clarisses et tous les jours, souvent avant et après le coucher du soleil, le carillon des cloches des églises et chapelles de Montbrison.

*Croyez-vous que les nombreuses processions qui se déroulent dans nos rues ne froissent pas les idées respectables d'un partie de la population et n'interrompent-elles pas en même temps la circulation ?...*⁷⁵

Nullement gênés les libres penseurs précisent même les paroles de la chanson gaillarde qu'ils chantaient en chœur ce soir-là : *L'Avenir a parlé de cris injurieux, ces cris se composaient d'une simple chanson de circonstance que nous joignons à notre note pour l'édification des abonnés de l'Avenir :*

La grosse Catherine
Fraîche et de bonne mine,
Un jour après matinée
Vint à Sainte-Apolline,
Demander le curé...
hé ! hé ! hé ! hé ! hé !⁷⁶

En 1907, la L. P. annonce fièrement : *Cette année, le banquet du vendredi saint a obtenu le succès des précédents, 25 "Lardivores" y ont pris part, c'est un peu plus d'une demi-douzaine*⁷⁷.

Tout cela donne une idée du niveau des débats : clochette du campanile des sœurs clarisses contre chanson paillardes, *mangeurs de boudin* contre *mangeurs de morue*. Une sottise affligeante !

L'action politique

Autre volet de l'activité de la L. P. : l'action politique. La société agit comme un groupe de pression. Elle se prononce vigoureusement pour la République et soutient toutes les actions qui, sur le plan législatif ou administratif, valorisent la laïcité et restreignent l'influence de l'Eglise.

⁷⁴ *L'Avenir Montbrisonnais* du 30 avril 1905.

⁷⁵ *Le Montbrisonnais* du 6 mai 1905.

⁷⁶ *Ibid.* "La grosse Catherine" : chanson extraite de *Jeanne*, vaudeville de Théodore Neyel.

⁷⁷ *Le Montbrisonnais* du 1^{er} juin 1907. *L'Avenir montbrisonnais* avait parlé de seulement 6 convives.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, supplément au n° 93-94 d'avril 2003

La grande affaire est alors la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Réunie en assemblée générale le 16 octobre 1904, la L. P. de Montbrison *adresse tout d'abord des félicitations au ministre Combes et l'engage à faire aboutir dans le plus bref délai possible la séparation des Eglises et de l'Etat*⁷⁸. Tous les présents signent une pétition dans ce sens.

Les interventions auprès du sous-préfet et du gouvernement sont fréquentes. Le 13 janvier 1907, la L. P. de Montbrison envoie des compliments au ministre Clémenceau-Briand. A l'assemblée du 30 septembre 1906, elle adresse un vœu au ministre de l'Instruction publique *pour que les élèves internes de certaines écoles de l'Etat ne soient conduits aux offices religieux que sur la demande écrite des parents*, les libres penseurs ayant constaté que, *malgré les lois scolaires, c'est malheureusement le contraire qui a encore lieu*⁷⁹.

Pour diffuser ses idées, la L. P. utilise *Le Montbrisonnais*, le journal radical de Pierre Robert, qui offre complaisamment ses colonnes. Localement, les liens avec la franc-maçonnerie sont probables, bien qu'invisibles. Sur le plan national, ils sont démontrés⁸⁰. On relève une grande convergence, à Montbrison, avec les organisations républicaines et laïques dirigées par la petite bourgeoisie radicale.

La L. P. réservent ses plus vives attaques aux communautés religieuses, particulièrement aux frères des écoles chrétiennes et aux sœurs Saint-Charles car l'école est l'un de ses chevaux de bataille. Le 16 octobre 1904, la L. P. *regrette que les établissements des religieuses de Montbrison ne soient point compris dans les décrets de fermeture, et constate l'inefficacité de la loi sur l'enseignement, attendu que nos bons frères qui ont dû fermer, ont immédiatement rouvert les mêmes écoles*⁸¹. *Ils ont quitté l'habit monacal pour celui des laïques, mais vont encore enseigner la haine de la République.* Elle demande qu'on ferme au plus tôt les couvents car Montbrison, *"la Vendée forézienne", a besoin plus que tout autre ville d'être purgé des congrégations de tout ordre...*⁸² Le monastère des Clarisses est aussi visé. A chaque assemblée, les libres penseurs demandent *que ce couvent, qui n'est d'aucune utilité pour les Montbrisonnais, soit fermé le plus tôt possible...*⁸³

Les libres penseurs réclament encore avec force la suppression de toute manifestation publique du culte. Faisant allusion à la traditionnelle procession de Fête-Dieu à laquelle beaucoup de Montbrisonnais participent en tendant des draps aux façades des maisons, ils espèrent que les religieuses augustines n'en feront plus de même et *que l'on ne verra pas les draps destinés aux malades servir à tapisser les murs de l'hôpital de Montbrison...*⁸⁴

La L. P. demande aussi, en reprenant les mots d'ordre de la fédération nationale :

- *La suppression du port d'habit spécial chez les ecclésiastiques en dehors de leurs fonctions,*
- *Interdiction des processions sur les territoires français,*

⁷⁸ *Le Montbrisonnais* du 22 octobre 1904.

⁷⁹ *Le Montbrisonnais* du 6 octobre 1906.

⁸⁰ Au convent de 1892, le Grand Orient de France avait adopté un texte affirmant que *la Libre Pensée, complément et prolongement de la Maçonnerie, doit trouver asile dans ses temples* (cité par Alec Mellor, *Histoire de l'anticléricalisme*, p. 373). Au moment où Emile Combes accède au pouvoir, le Grand Orient exerce une influence prépondérante sur le régime ; selon l'expression d'Alec Mellor, il est devenu *le cerveau de la République, le véritable gouvernement*.

⁸¹ Ecole Saint-Aubrin, rue du Collège et Ecole Saint-Joseph, rue des Arches.

⁸² *Le Montbrisonnais* du 22 octobre 1904.

⁸³ *Le Montbrisonnais* du 6 octobre 1906. La L. P. n'a pas obtenu satisfaction, le monastère Sainte-Claire existe encore aujourd'hui.

⁸⁴ *Le Montbrisonnais* du 4 juin 1910.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, supplément au n° 93-94 d'avril 2003

- *Réglementation de la sonnerie des cloches dans les églises (ne les permettre que de 7 heures du matin à 7 heures du soir)*⁸⁵.

La propagande et la "formation" des militants restent un souci constant. A chaque réunion, on distribue cartes, insignes, brochures, journaux... Ainsi le 26 mai 1907, est décidé l'achat de 500 exemplaires de *Sorcellerie chrétienne*, une brochure de Jules Simon⁸⁶. Le trésorier commande aussi 500 numéros du journal *Les Corbeaux*.

A l'assemblée du 13 octobre 1907, on décide de créer une bibliothèque ; écoutons, à ce sujet, le compte rendu du président Rouffaux : *L'assemblée accepte le don fait, par un citoyen généreux, de 200 volumes de nos meilleurs écrivains. Il est vrai que les catholiques ne doivent pas les lire, car ils ont été condamnés par l'Index qui siège près le Vatican. Comme conclusion, nous engageons vivement les membres de la Société à les lire, ils sont très intéressants...*⁸⁷

Elle organise aussi des conférences publiques et contradictoires qui ont un certain succès de curiosité. La méthode employée pour ce genre de manifestation est toujours la même. Un nouveau converti à l'anticléricalisme, si possible ancien prêtre ou religieux, est invité. Il parle avec véhémence. On cherche des contradicteurs. S'il s'en trouve leurs interventions sont ridiculisées.

Le dimanche 20 septembre 1903, "la citoyenne Marie Murjas, ex-religieuse trappistine"⁸⁸ doit intervenir au théâtre de Montbrison. Dans une salle bondée, la conférencière parle des "turpitudes de la vie monacale" selon l'expression du *Montbrisonnais*. On demande s'il y a un contradicteur :

*Personne ne se présente... ah ! pardon ! un jeune éphèbe stylé par la gent cléricale – mais fort mal stylé il faut en convenir – s'avance les yeux dévotement fixés sur un carnet, façon bréviaire, qu'il tient entre ses deux mains et commence à lire péniblement diverses questions qu'on lui a écrites et qu'il doit faire : mais hélas ! le contradicteur est si pitoyablement comique qu'il est accueilli par un formidable éclat de rire...*⁸⁹

La contre-offensive des catholiques

La riposte de l'Eglise, sur le plan local, s'organise grâce à de jeunes vicaires dynamiques des paroisses de Notre-Dame et de Saint-Pierre. Ils s'appuient sur les "bonnes familles" de la ville⁹⁰ et ont 3 objectifs principaux : regrouper et encadrer des fidèles désemparés dans les mouvements d'action catholique, diffuser la presse favorable à l'Eglise pour combattre les idées antireligieuses et, enfin, magnifier les aspects extérieurs du culte pour redonner confiance au peuple chrétien.

Apparaissent des mouvements qui touchent de larges secteurs de la population. Dès 1898, l'abbé Planchet, de Notre-Dame, crée le patronage Saint-Louis. Les *P'tits fifres montbrisonnais*, fondés en 1907 par l'abbé Seignol, vicaire à Saint-Pierre, ne tardent pas à rassembler une centaine de membres. Les *P'tits fifres* ont des activités variées (musique, sport, théâtre...) et un rayonnement

⁸⁵ *Le Montbrisonnais* du 19 octobre 1907.

⁸⁶ Simon François Jules Suisse, dit Jules (1814-1896) : élève de l'école normale supérieure, agrégé de philosophie, membre de l'Académie française, philanthrope ; homme politique de l'aile modérée du parti républicain ; auteur d'ouvrages traitant des questions sociales.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ La L. P. était alors en cours de constitution. La réunion est présidée par M. Delhomme, secrétaire du groupe central de la jeunesse socialiste de Saint-Etienne. Prix d'entrée : 0,30 F, les dames paient demi-tarif et les enfants accompagnés entrent gratuitement (*Le Montbrisonnais* du 26 septembre 1903).

⁸⁹ *Le Montbrisonnais* du 26 septembre 1903.

⁹⁰ Au congrès des catholiques de la Loire, à la fin de 1907 ; MM. de Meaux et de Jerphanion représentent les oeuvres paroissiales de Montbrison ; Mme de la Bâtie est la grande bienfaitrice des paroisses de la ville.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

certain et durable. La société ne disparaîtra que dans les années cinquante après un demi-siècle d'existence⁹¹.

Le *cercle d'études sociales de Notre-Dame* organise, en 1908, la *société des Jardins ouvriers*, sur le modèle de ce qui a été fait à Saint-Etienne par un jésuite, le père Volpette⁹². Il s'agit de combattre la misère et aussi de détourner l'ouvrier du cabaret et des idées qui s'y diffusent. En 1910, un jeune prêtre montbrisonnais, le père Percher, fonde l'œuvre des *Petits bergers du Forez* pour l'éducation et la défense des adolescents placés dans les fermes de la Plaine. L'œuvre a un bureau de placement, un périodique et une vingtaine de sections dans l'arrondissement⁹³.

Cet effort de regroupement se prolonge même dans le secteur mutualiste. La société de secours mutuels des *Ouvriers réunis* de Montbrison étant devenue suspecte d'anticléricisme, une scission se produit en 1907. *L'Union montbrisonnaise*, qui se veut résolument apolitique, s'organise avec M. Rony comme président.

En même temps les paroisses aménagent des salles d'œuvres qui deviennent de petits centres de loisirs. La salle Saint-Pierre, rue du Collège est à la fois gymnase, salle de spectacle et foyer ; elle est bénite le 22 mars 1908. Peu de temps après Notre-Dame construit le *Lux* (qui deviendra par la suite le cinéma *Rex*).

L'œuvre dite de la *Bonne Presse* prend une nouvelle importance. Elle a 2 objectifs : diffuser la presse nationale catholique (*La Croix*, *Le Pèlerin...*), créer et faire vivre des bulletins paroissiaux. Dès 1906, Notre-Dame a une feuille paroissiale, le *Supplément paroissial du Canton de Montbrison*, qui paraît chaque dimanche. Son tirage atteint 800 exemplaires en 1908. Le bulletin de Notre-Dame est bientôt imité : Saint-Pierre (Montbrison), Sury, Saint-Rambert, Boën, Saint-Marcellin, Saint-Georges-en-Couzan... Chaque année des almanachs paroissiaux sont édités.

Ces petites publications ont le mérite d'occuper le terrain. Outre les articles de fond qui condamnent vigoureusement la politique anticléricale du régime, la franc-maçonnerie, la libre pensée, les "mauvais journaux" (comme *le Montbrisonnais*), elles contiennent des échos de la vie paroissiale (activités des œuvres, résultats scolaires des écoles libres...), un peu d'histoire locale, et même des conseils d'hygiène et d'économie domestique. En 1907, le comité de l'œuvre de la Bonne Presse fait vendre dans le canton de Montbrison 150 *Croix de Paris* chaque jour et, chaque semaine : 600 *Pèlerin*, 280 *Croix du dimanche* et 600 *Suppléments*.

Il faut donner plus d'éclat aux manifestations religieuses. La Fête-Dieu de 1907 doit être particulièrement réussie. Le bulletin paroissial lance un appel : *Cette année plus que jamais il faut que la Fête-Dieu soit dans toutes les paroisses une réparation solennelle et publique de toutes les vilenies : profanation, attentats, inventaires, confiscations et tout ce qui a été commis contre Dieu et ses églises à la suite de l'Apostasie publique et nationale que voulait faire la Séparation...*⁹⁴

Tout se passe fort bien : *Sur le parcours, presque toutes les maisons étaient pavoisées... Une escorte très nombreuse d'hommes et de jeunes gens servait de Garde d'honneur au Jésus de l'Hostie...* Il y a un concours de paroissiens plus considérable même que d'habitude selon le rédacteur du bulletin qui, parfaitement rasséréné, conclut : *Notre ville aime ces manifestations*

⁹¹ Voir p. 95.

⁹² Voir p. 91.

⁹³ Voir p. 104.

⁹⁴ Souligné dans le texte, *Supplément paroissial du canton de Montbrison*, n° 64 du 2 juin 1907.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*pacifiques de foi, de religion et de piété*⁹⁵. On fête solennellement Jeanne d'Arc et la traditionnelle procession du vœu de ville si décriée par les anticléricaux⁹⁶ est remise à l'honneur.

Un important groupe de Montbrisonnais se joint aux 4 000 pèlerins du diocèse de Lyon qui vont à Lourdes dans 7 trains spéciaux pour fêter le cinquantenaire des apparitions (1858). Lourdes est l'occasion de battre en brèche les rationalistes et de montrer la foi d'un peuple entier. *Les impies disent : la Religion, les Miracles, l'Ame, c'était bon pour autrefois, mais maintenant, au siècle de la science !... Lourdes répond : tout cela est encore bon aujourd'hui, plus nécessaire que jamais, et les malades que votre science médicale abandonne viennent ici se faire guérir, sans parler de cette multitude d'âmes malades qui retrouvent ici la vie, la foi et la pratique chrétienne*⁹⁷ écrit le rédacteur du bulletin paroissial.

La libre pensée montbrisonnaise : une influence limitée et passagère ?

Est-il possible, après 80 ans seulement, d'esquisser un bilan de l'action de la L. P. ? Faisons-le prudemment.

Après la Séparation, la L. P. redouble d'activité et connaît un certain essor. Cependant, pour toute la région montbrisonnaise, les adhérents sont moins d'une centaine dont seulement 2 ou 3 douzaines de militants. Après avoir marqué quelques points, la société, victime de ses propres outrances, s'assoupit. La Grande Guerre arrive. Croyants et athées souffrent et meurent côte à côte dans les mêmes tranchées.

Dans le domaine scolaire, elle n'atteint pas ses objectifs. Les frères des écoles chrétiennes et les sœurs Saint-Charles gardent leurs écoles⁹⁸. Le petit séminaire devient l'Institution Victor-de-Laprade.

Les Augustines continuent leur service à l'hôpital. Le couvent des Clarisses n'est pas fermé. Pendant 50 ans encore, il y aura des processions de Fête-Dieu. C'est la circulation automobile, d'ailleurs, qui fera disparaître ces cérémonies et non l'action de la L. P.

Sur le plan politique, le radical Pierre Robert⁹⁹, devient député puis sénateur mais *Le Montbrisonnais* a aujourd'hui disparu. A la mairie, la gauche anticléricale ne réussit pas à s'imposer et l'avocat Louis Dupin, que le journal radical traitait de "processionneux", devient, pour de longues années, maire de la ville¹⁰⁰.

La déchristianisation se poursuit lentement. Pourtant l'agglomération montbrisonnaise garde un nombre assez élevé de pratiquants. Les gens glissent vers l'indifférence et non vers l'athéisme militant. L'Eglise ayant perdu de son triomphalisme, l'anticléricalisme reste une donnée culturelle

⁹⁵ Souligné dans le texte, *Supplément paroissial du canton de Montbrison*, n° 65 du 9 juin 1907.

⁹⁶ *Le Montbrisonnais* (16 avril 1904) se moque des conseillers municipaux qui osent participer à cette cérémonie en les traitant de "Processionneux" : *Il y avait là, messire Chialvo, flanqué de ses deux adjoints Rigodon et le républicain (!) Menu - puis Brassart, Dupin, Hatier, Lafond, Jacquet, toute la blanche cohorte...*

⁹⁷ *Supplément paroissial du canton de Montbrison* du 28 avril 1907.

⁹⁸ Elles existent encore aujourd'hui mais les religieux sont partis.

⁹⁹ Pierre Robert, né à Montbrison le 17 mai 1875, député de 1914 à 1927, sénateur de 1927 à 1940, sous-secrétaire d'Etat aux P. T. T. du 14 juin 1924 au 10 avril 1925.

¹⁰⁰ Louis Dupin, élu conseiller municipal en 1892, remplit les fonctions de maire de décembre 1914 à avril 1918 (pour remplacer le docteur Rigodon, ancien médecin militaire, qui a demandé de reprendre du service pendant la durée de la guerre, quoique âgé de 66 ans). Elu maire le 11 décembre 1919, il reste en fonction jusqu'à la nomination du docteur Jean Vial, le 18 juin 1943.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

dans certains milieux mais son discours n'intéresse guère. D'ailleurs, ce n'est plus une ligne de partage entre droite et gauche. L'influence de la L. P. dans notre ville semble avoir été limitée et peu durable. Les convictions de chacun ne sont plus le sujet de disputes. C'est heureux si la tolérance et le respect de l'autre y gagnent.

15

Les jardins ouvriers de Montbrison¹⁰¹

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des chrétiens participant au courant dit du "catholicisme social" entreprennent de lutter concrètement contre la pauvreté dont souffre la classe ouvrière. Ces catholiques "sociaux" ont le souci d'aider matériellement les indigents tout en respectant leur dignité. Pour cela il faut trouver de nouvelles formes d'assistance qui excluent l'aumône car, selon les mots de l'un d'eux, *l'homme n'est pas fait pour mendier, il est fait pour travailler. Il a le droit de vivre de son travail et par son travail. La charité ne doit pas consister à lui donner le pain de l'aumône mais le pain du travail*¹⁰².

Les premiers jardins

La création des jardins ouvriers est une réponse, parmi d'autres, à cette double préoccupation. Le mouvement commence vers 1890. Il s'appuie sur les idées développées par l'économiste et sociologue Frédéric Le Play¹⁰³ qui pense que les problèmes sociaux peuvent être résolus si l'on organise fortement la société autour de la famille, de la religion et de la propriété, le patronage étant, pour lui, un moyen d'action privilégié.

En 1889, une habitante de Sedan, Félicie Hervieu, a l'idée de louer des parcelles de terrain pour les mettre à la disposition des familles indigentes. Secondée par un comité de dames patronnesses, elle constitue une association approuvée en 1891 sous le nom d'œuvre de la *Reconstitution de la famille*. Ce sont les premiers jardins ouvriers¹⁰⁴.

Les premiers résultats semblent encourageants. Plusieurs journaux parlent de l'œuvre nouvelle. Des réalisations du même genre se multiplient dans le pays à l'initiative de prêtres ou d'associations charitables : jardins du bureau de bienfaisance de Genech (Nord) en 1892, du chanoine Chapelle à Mende (Lozère), des abbés Fourcy à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais) et Garet à Saint-Riquier (Somme) en 1894...

Au même moment, les jardins ouvriers apparaissent en Belgique avec la fondation, en 1896, de la *Ligue du Coin de terre et du Foyer insaisissables*, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Angleterre et en Italie.

Les jardins ouvriers stéphanois du Père Volpette

A la fin du XIX^e siècle, la situation économique du bassin stéphanois est marquée par un fort chômage chez les mineurs et les passementiers. Le père Volpette, de la Société de Jésus, directeur

¹⁰¹ Extrait de "Soixante-quinze ans de bonnes récoltes : les jardins ouvriers de Montbrison (1908-1983)", *Village de Forez*, n° 15, juillet 1983.

¹⁰² Docteur Lancry, "Une visite aux Jardins ouvriers de Sedan" dans la *Démocratie chrétienne*, octobre 1897.

¹⁰³ Frédéric Le Play (1806-1882) : né à La Rivière, près de Honfleur, mort à Paris. Fondateur de l'économie sociale ; auteur de *La réforme sociale en France*.

¹⁰⁴ L'appellation "jardins ouvriers" n'apparaît qu'en 1892, popularisée par le docteur Lancry.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

spirituel au collège Saint-Michel lit l'article du journal *Le Temps* du 4 janvier 1895 consacré aux jardins de Sedan. Séduit par la réalisation de madame Hervieu et de son comité de dames, il entreprend d'organiser des jardins ouvriers à Saint-Etienne. En 1898, les jardins du Père Volpette comprennent 410 parcelles, d'une surface totale de 18 ha et sont distribués à 2 460 Stéphanois.

Les Jardins ouvriers aident matériellement l'ouvrier, occupent ses loisirs, lui rendent ses racines rurales. Ils cherchent surtout à le détourner du cabaret et du syndicat naissant. Le père jésuite poursuit d'ailleurs des buts aussi bien politiques que religieux. Ne dit-il pas lui-même : *Si cette oeuvre pouvait s'étendre... on pourrait sauver ces pauvres mineurs du socialisme et surtout de l'enfer*¹⁰⁵ ? Il veut enserrer toute la ville noire dans une riante ceinture de jardins.

A Saint-Etienne, le règlement de l'œuvre se réduit en 4 points :

1° - Travailler avec soin le terrain.

2° - Ne pas travailler le dimanche ni les jours de fête.

3° - Ne rien céder ou sous-louer de son jardin.

4° - Ne rien faire qui puisse porter gravement atteinte au bon renom de l'œuvre.

La gestion de l'œuvre n'a rien de démocratique ; le Père Volpette assure seul les fonctions de président, trésorier et secrétaire. Les jardins ouvriers de Saint-Etienne se développent rapidement. On compte un millier de parcelles en 1908. Les réalisations du jésuite stéphanois vont servir de modèle aux Montbrisonnais.

Les jardins ouvriers de Montbrison

Montbrison participe au mouvement catholique social du début du siècle qui est marqué par une floraison d'œuvres variées : *P'tits fifres montbrisonnais*, *Association des petits bergers et bouviers*, *Union catholique des cheminots*, patronages et cercles d'études...

Le *Cercle d'études sociales* de la paroisse Notre-Dame comprend une quarantaine de jeunes gens de bonnes familles. Sous la direction d'un vicaire, il organise des conférences où alternent sujets profanes et études religieuses. Le cercle est affilié à la *Fédération des groupes du Sud-Est* dont le journal, *La démocratie du Sud-Est*, deviendra ensuite l'influente *Chronique Sociale de France*.

A ce travail de réflexion et de formation, le Cercle joint parfois des actions concrètes. En mars 1908, il fonde l'œuvre des "Jardins ouvriers" sur le modèle des jardins stéphanois. Le département compte déjà, outre ceux de Saint-Etienne, de nombreux jardins ouvriers, à Chazelles-sur-Lyon, Saint-Chamond, Izieux, Saint-Galmier et Saint-Bonnet-le-Château... Cette année-là, un des dirigeants nationaux des jardins ouvriers, l'abbé Lemire, député du Nord et président de la *Ligue du Coin de terre et du Foyer*, reçoit un prix de l'Académie des sciences morales pour son œuvre humanitaire.

Un article du *supplément paroissial du canton de Montbrison* daté du 15 mars 1908 définit les buts de la nouvelle œuvre. Le rédacteur - vraisemblablement un prêtre de Notre-Dame - s'inspire, presque mot à mot, d'une brochure intitulée *Les Jardins ouvriers en France et à l'Etranger*, opuscule publié sous les auspices des *Unions de la Paix Sociale*, organismes fondés en 1872 par Frédéric Le Play.

¹⁰⁵ Rapport du père Volpette, cité par *150 ans de luttes ouvrières dans le bassin stéphanois*, p. 166, Saint-Etienne 1979.

Il s'agit d'abord de *donner à l'ouvrier gêné par une nombreuse famille ou toute autre cause légitime le moyen de se procurer des légumes ce qui constitue pour son maigre budget une aide précieuse*¹⁰⁶.

Les promoteurs des jardins ouvriers attendent aussi des résultats moraux de leur entreprise : *Pour obtenir ces légumes, ces fleurs, ces fruits, il a fallu faire un effort, secouer l'engourdissement qui amène la misère ; l'émulation se produit vite entre voisins ; on veut d'abord avoir des légumes aussi beaux que les autres, puis on veut avoir les plus beaux ; et ce sentiment d'amour-propre dépasse bientôt les petites barrières à claire-voie pour transformer la vie tout entière*¹⁰⁷.

*C'est aussi un moyen de combattre l'alcoolisme car l'ouvrier qui aime son jardin aura vite fait de désertier le cabaret. Le travail de la terre développe les habitudes d'économie et de prévoyance. Le lien de la famille est resserré...*¹⁰⁸

Pour les zélateurs du Cercle catholique, il faut que les pauvres se sentent un peu propriétaires, même à titre précaire car *le droit de propriété est comme le complément nécessaire de la personnalité. Celui-là seul qui possède un coin de terre a pleinement conscience d'être quelqu'un, c'est-à-dire un être libre, capable de se suffire par lui-même et ne dépendant directement au moins, de personne*¹⁰⁹. On voit toute la valeur qui est alors attachée à la notion de propriété.

Le Cercle loue un vaste terrain, rue de Bellevue, et le partage en une vingtaine de lots qui seront prêtés gratuitement à des familles dans le besoin. Il y a quatre conditions pour obtenir un jardin :

1° - *Etre honnête ;*

2° - *En avoir besoin ;*

3° - *Ne pas travailler les dimanches et jours de fêtes ;*

4° - *Ne rien céder de son jardin sans une permission expresse.*

*Pour les admissions il n'est nullement tenu compte des opinions ou des croyances des candidats...*¹¹⁰

Notons qu'aujourd'hui, presque un siècle plus tard, la société conserve trois de ces conditions dans son règlement. Quant à l'obligation du repos dominical, maintenant disparue, il semble qu'elle se soit estompée rapidement, bien avant la déconfessionnalisation de l'association. Pourtant, tel vieux jardinier, fils lui-même de jardinier, se souvient qu'en 1931, lorsqu'il arrivait que son père travaille au jardin le dimanche, cela entraînait d'interminables discussions à la maison.

Le dimanche 3 mai 1908, à six heures du soir, on procède au tirage au sort des parcelles : 19 lots de 140 m², *superbes jardins, bien disposés et abondamment pourvus d'eau*¹¹¹. Le journal paroissial s'attendrit devant la satisfaction des futurs jardiniers et de leurs familles : *Il était touchant de voir avec quelle joie chacun prenait possession du lopin de terre qui lui était échu...* Pour le Cercle, c'est la meilleure réponse aux sceptiques qui doutaient de l'utilité de cette œuvre. Le chroniqueur conclut avec un bel optimisme : *L'œuvre des jardins ouvriers est donc définitivement créée dans notre ville.* Les décennies qui suivent lui donnent effectivement raison.

Concours horticole et séance de cinématographe

En décembre 1908, après la première récolte, un membre du Cercle d'études dit toute sa satisfaction dans la feuille paroissiale : *Voilà donc une charité bien ordonnée entre les mains de ces*

¹⁰⁶ Bulletin paroissial, *Supplément du canton de Montbrison*, n° 104 du 15 mars 1908.

¹⁰⁷ Louis Rivière, *Les jardins ouvriers...*, Paris 1899.

¹⁰⁸ Bulletin paroissial, *Supplément du canton de Montbrison*, n° 104 du 15 mars 1908.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Bulletin paroissial* n° 112, supplément du Canton de Montbrison.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*braves gens, elle a plus que quadruplé (un jardin loué 10 F a donné pour 40 F de légumes). Et je ne parle pas du plaisir qu'ont eu à se trouver ainsi chez eux, à avoir, eux aussi, comme tout bon Montbrisonnais qui se respecte, un petit clos pour passer le dimanche en famille...*¹¹²

En 1909, les récoltes sont exceptionnellement belles aussi les jardiniers se décident-ils à prendre part collectivement à l'exposition horticole du 19 septembre organisée à Montbrison. Pour les responsables de l'œuvre cela doit *les encourager à mieux faire toujours et toujours aussi à mieux aimer la terre, la bonne terre nourricière qui, si joyeusement, leur donne ses fleurs et ses fruits plantureux*¹¹³.

Les ouvriers jardiniers obtiennent le premier prix dans la section des "Amateurs", avec médaille d'argent et prime de 15 F. Le bulletin paroissial s'enthousiasme : *oignons énormes, carottes monstrueuses, pommes de terre grosses comme des concombres, choux gigantesques, invraisemblables...*¹¹⁴ C'est la corne d'abondance, le pays de cocagne ou mieux le paradis terrestre !

L'année suivante la commission chargée d'administrer les jardins ouvriers organise un concours entre les jardiniers. *Des récompenses en nature* seront décernées *aux locataires des lots les mieux tenus et les mieux cultivés. Une petite fête intime* réunit ensuite les familles le 2 octobre 1910, à la grande salle des œuvres de Notre-Dame (l'actuel cinéma Rex). Après la distribution des prix, une centaine de personnes écoutent une causerie agrémentée de projections lumineuses sur l'œuvre des jardins ouvriers. Le phonographe débite quelques morceaux de musique et l'assemblée générale se termine par une projection de cinématographe.

Pour financer l'œuvre, le Cercle organise périodiquement des spectacles. Le 28 novembre 1909, salle des oeuvres, on joue "Yvonnik", un épisode de la Terreur en Bretagne, devant une salle archicomble. Le 18 décembre 1910, la compagnie Benoist Mary interprète *Les petits oiseaux* de Labiche et *Le gendarme est sans pitié* de Courteline...

Des résultats tangibles, une influence durable

Après la Grande Guerre, l'œuvre des jardins ouvriers se reconstitue rapidement. Les parcelles sont méticuleusement cultivées et s'avèrent particulièrement précieuses durant la Seconde Guerre mondiale. La déconfessionnalisation, commencée en 1941, devient complète. Dans les années 80, les Jardins ouvriers de Montbrison concernent 200 familles et près d'un millier de personnes de catégories sociales très variées.

Si leur importance économique, autrefois essentielle, a décru, ils jouent toujours un rôle considérable, dans le domaine social notamment, comme moyen d'intégration pour les familles immigrées. L'association est aussi, par son administration exemplaire, une école de responsabilité et d'apprentissage de la démocratie.

¹¹² *Bulletin paroissial de Notre-Dame* n° 146, supplément du Canton de Montbrison, du 27-12-1908.

¹¹³ *Bulletin paroissial de Notre-Dame* n° 183, supplément du Canton de Montbrison, du 12-09-1909.

¹¹⁴ *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n° 185, supplément du Canton de Montbrison, du 28-09-1909.

Les P'tits Fifres Montbrisonnais de 1907 à 1914¹¹⁵

L'abbé Seignol, né en 1870 à Saint-Priest-la-Prugne, arrive en 1898 à Saint-Pierre de Montbrison comme vicaire auprès du curé de la paroisse, le chanoine Ollagnier, alors très âgé. En 1906-1907 l'Eglise de France vit la période difficile de la Séparation. L'opinion se partage. Au vif anticléricalisme d'une partie de la classe politique et de la presse radicale répond une mobilisation catholique et cléricale partout où la déchristianisation n'est pas trop avancée. Les bulletins et les almanachs paroissiaux se multiplient ; des sociétés catholiques apparaissent à côté des œuvres paroissiales et des confréries traditionnelles.

Un jeune et dynamique vicaire de Saint-Pierre, animateur depuis plusieurs années de la section des "moyens" du patronage inter-paroissial Saint-Louis-de-Gonzague, participe activement à ce mouvement. Au printemps de 1907, il crée la société des P'tits Fifres Montbrisonnais. Il dote des enfants du fifre, la petite flûte guerrière, et des adolescents de tambours et de clairons. A tous il donne un uniforme et un drapeau. D'une bande de gosses du "patro" l'abbé veut faire une troupe martiale au service d'un idéal : "pour Dieu, pour la France".

Premières prestations

La nouvelle société effectue sa première sortie le dimanche l'après-midi du 7 avril 1907. Dirigée par l'abbé, la troupe se rend à pied au village voisin de Champdieu en jouant quelques refrains de marche. Le chroniqueur du bulletin paroissial de Notre-Dame constate que, "pour une première exécution d'ensemble, c'était déjà presque bien" et qu'avec leur béret blanc les petits fifres avaient l'air de "crânes guerriers".

Le mois suivant, 20 mai, lundi de Pentecôte, les fifres vont en "congé" à Grézieu-le-Fromental, à l'invitation de M. de Vazelhes. Départ à 8 heures du matin ; à 9 heures, halte à Merlieu pour déjeuner sur l'herbe. A 11 heures, arrivée à Grézieu où l'accueil se révèle digne du maître des lieux :

Mme et M. de Vazelhes sont là pour recevoir eux-mêmes tout ce petit régiment, auquel ils ont fait servir un excellent dîner dans leur château, poussant la complaisance jusqu'à vouloir se mettre eux-mêmes à table au milieu de cette bruyante jeunesse. Pendant toute la soirée, jeux nombreux et variés sur l'herbe, dans l'immense parc, à travers lequel toute cette jeunesse a pris ses ébats, faisant abondante provision d'air pur, de santé, de force, de vie.

Après ces activités de colonie de vacances le bulletin s'enthousiasme naïvement sur l'aspect tout militaire que prend la nouvelle formation : *Au départ et au retour, les clairons et les tambours, drapeau en tête, sous la direction de M. l'abbé Seignol, faisaient résonner les rues et les boulevards de leurs notes joyeuses ; mais les regards et toutes les sympathies des habitants émerveillés, allaient surtout au jeune bataillon des quarante petits fifres qui, crânes comme des troupiers, avec leur très joli béret blanc, marchaient tous régulièrement au pas en jouant la retraite.*

Le 26 mai 1907 le groupement alors nommé "Société des tambours et clairons" renforce la chorale de Notre-Dame qui exécute *la Cantate d'Orléans, à l'Etendard de Jeanne-d'Arc*. En juin, il participe, en fanfare, aux 2 processions traditionnelles de Fête-Dieu qui parcourent la ville.

¹¹⁵ D'après les articles publiés dans *L'Essor du Forez*, n° 1785-1786-1787-1788-1789-1790-1791, les 9, 16, 23 et 30 janvier 1981 ; 6, 13 et 20 février 1981. Source principale : bulletins paroissiaux des paroisses de Notre-Dame et Saint-Pierre (1907-1914).

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Au fil des semaines, prestations et sorties se multiplient. Le 16 juin, les fifres se rendent au château de Vaugirard pour y rencontrer une troupe sœur, la "vaillante société catholique" les Cors de chasse de Champdieu. Un goûter champêtre agrémenté cette sortie-promenade.

Le dimanche 14 juillet 1907, tandis que les troupes de la garnison de Montbrison défilent sur les boulevards, les Fifres traversent le faubourg de la Madeleine, "drapeau en tête et aux accents de la Marseillaise". Ils vont à Pralong pour un nouveau congé à l'invitation d'une "généreuse chrétienne" qui finance la fête.

La journée commence par la messe : *les grandes portes de l'église durent rester ouvertes, et la place du bourg servit de seconde nef pour la nombreuse assistance. Malgré la fatigue, les chants de la grand-messe et la bénédiction furent enlevés avec beaucoup d'entrain.* Durant l'après-midi les Fifres chantent, organisent des jeux et escaladent le puy Griot qui domine Pralong. Puis les "troupiers" de l'abbé Seignol reviennent en chantant la marche des fifres :

*Allen ! Allen ! disaient nos pères
Pour Dieu défendant le Forez.
Allen ! Allen ! comme naguère,
Pour Dieu défendre soyons frères
Vivat aux Fifres Montbrisonnais !
Marchons fiers enfants de la France,
Pour le pays, pour le drapeau
Et pour le Christ notre espérance
Nous combattons le front bien haut.*

Après ce congé mémorable la société se prépare activement à son premier concours. Le concours-festival de Saint-Etienne organisé par l'Union des patronages de la Loire doit se dérouler le dimanche 1^{er} septembre 1907 sous la présidence d'honneur du cardinal Coullié, archevêque de Lyon. Six mois après sa fondation la société peut aligner 80 participants, ce qui dénote une belle vitalité.

Le rédacteur de la feuille paroissiale prédit, bien sûr, un grand succès pour les jeunes Montbrisonnais : *Montbrison, notre ville si catholique et si renommée par ses oeuvres, ne pouvait moins faire que d'être représentée à la fête et d'aller chercher en ce tournoi tout pacifique des lauriers bien mérités. Nos petits fifres toujours si pimpants, nos excellents tambours et clairons... iront disputer à leurs aînés des palmes qu'on ne pourra leur refuser et montrer par leur entrain et leur maîtrise que tout ne dort pas à Montbrison.*

Le départ est fixé à midi et le retour au train de 7 heures. 42 patronages, sections de musique ou de gymnastique participent au festival. Le cardinal a délégué Mgr Bonnardet, vicaire général pour le représenter. Le docteur Michaud, chirurgien des hôpitaux de Paris et président de la Fédération gymnique et sportive des patronages de France offre les médailles. Le temps est beau et les Montbrisonnais font bonne contenance bien qu'ils ne puissent encore participer au concours de gymnastique : *Les clairons et tambours ont marqué le pas ; toute la société défile crânement aux accents de la Retraite des Fifres et de la Marche des Petits Gosses, tandis que les spectateurs applaudissent à tout rompre et que le jury approuve bienveillamment.* La société apparaît au palmarès et recueille deux seconds prix, l'un pour les clairons et les tambours et l'autre pour les fifres.

Au 19 de la rue du Collège

Après le "triomphe" du festival de Saint-Etienne, le bulletin de Notre-Dame ne parle que fort peu de l'activité du groupement. Il le nomme d'ailleurs "Section des fifres et clairons du patronage Saint-Louis-de-Gonzague" comme s'il convenait bien de rappeler que la société des p'tits fifres n'est qu'un rameau d'une œuvre inter-paroissiale.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Le jeudi 28 mai 1908, les Fifres jouent "Le gondolier de la mort", grand drame vénitien en 3 actes. La recette doit aider à couvrir les frais de construction de la nouvelle salle d'œuvres de la rue du Collège. Projetée au début du siècle par les 2 paroisses de la ville, cette salle vient d'être achevée.

Il s'agit d'un vaste local, situé près de l'école Saint-Aubrin tenue, alors, par les frères des écoles chrétiennes. La salle de spectacle dispose d'une vraie scène de théâtre et d'une tribune. Elle est construite sur l'emplacement d'une maison qui avait appartenu jadis aux Carton des Estivaux, aux de la Plagne et, en dernier lieu, à M. de Montrouge.

Ce bâtiment, plus tard nommé salle Saint-Pierre, a été pendant plus de 40 ans le quartier général des P'tits Fifres Montbrisonnais. La bénédiction et l'inauguration de la nouvelle salle donnent lieu, le dimanche 29 mars 1908, à une séance récréative.

Quant au "Gondolier de la mort" le bulletin de Notre-Dame signale laconiquement que le public y fut "nombreux et sympathique" et que les "divers acteurs ont joué avec beaucoup d'entrain leurs rôles parfois difficiles". Cette discrétion s'explique sans doute par le fait que la société, qui à l'origine avait été créée pour les 2 paroisses, est passée dans la mouvance directe de celle de Saint-Pierre.

Son directeur en est alors l'abbé Lafay, nouveau vicaire de la paroisse. L'almanach de Saint-Pierre de 1909 la range alors avec les œuvres paroissiales tandis que celui de Notre-Dame de la même année l'ignore totalement : petit mouvement d'humeur qui illustre l'émulation - pour ne pas dire la rivalité - qui oppose traditionnellement les deux cures.

Néanmoins les Fifres multiplient sorties et manifestations. Le 8 juin, congé du lundi de Pentecôte : M. et Mme de la Plagne régaleront les P'tits Fifres au château de la Thuillière. Ce jour-là la section des trompettes fait une première apparition en public. Puis les Fifres défilent pour la Fête-Dieu en compagnie de la fanfare de l'Institution Victor-de-Laprade.

Le 5 juillet, à l'occasion de la fête de saint Pierre, patron de la paroisse, M. de Vazelhes offre un goûter. Le mauvais temps empêche la troupe d'aller pique-niquer à Curtieux et on "lunche" joyeusement dans la salle des œuvres.

La saison connaît son apogée avec le concours de Roche-la-Molière, organisé le 12 juillet 1908 entre les patronages de la Loire. Le départ a lieu à 5 heures et demie du matin. Les musiques concourent avant la messe en plein air au cours de laquelle le vicaire général Marnas exhorte les participants à donner le meilleur d'eux-mêmes : "Vous êtes l'espoir de la France et ses meilleurs enfants".

L'après-midi est consacré à la gymnastique. Enfin le général Meysonnier, un digne militaire "décoré des insignes de grand officier de la Légion d'honneur", remet solennellement les récompenses. Les Montbrisonnais recueillent 2 premiers prix avec médaille d'or : un pour les fifres et l'autre pour les clairons. La journée s'achève en apothéose pour les "petits bonshommes au béret blanc brodé d'une anémone" qui sont reçus avec des fleurs à leur retour en gare de Montbrison :

*Halte-là ! Halte-là ! Halte-là
Car Montbrison, l'voilà !*

Juillet s'avère d'ailleurs un mois bien rempli pour les Fifres. Le 14 juillet 1908, la société, invitée par Mme Lafond, passe la journée à Pralong. Le 19 juillet, les P'tits Fifres reçoivent le Cercle du Chambon à l'occasion de la Saint-Aubrin, fête patronale de Montbrison. Malheureusement la pluie gâche un peu le défilé. Le 27 septembre les festivités reprennent avec un congrès des Cercles d'études qui se déroule à Montbrison.

A la fin de l'année 1908 les P'tits Fifres apparaissent comme une société nombreuse et dynamique qui a déjà accroché 2 médailles d'or à son drapeau tout neuf. Il y a 4 sections dans la fanfare. Le moniteur Thévenin et le caporal-clairon A. Joie commandent les 16 clairons qui se

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

répartissent en élèves-clairons et clairons en pied. M. Levet, tambour-major, et le caporal-tambour Devin dirigent 12 tambours. P. François conduit la jeune section des 16 trompettes. Enfin 57 fifres sont directement sous la houlette du directeur, l'abbé Lafay. Le porte-drapeau A. Hervier, le secrétaire A. Joie et le trésorier J. Duchez constituent le petit état-major de la société.

Janvier 1910 : fondation officielle

En janvier 1910, les P'tits Fifres Montbrisonnais (les P.F.M.) sont officiellement déclarés comme société ayant pour but la musique. En novembre 1911 une modification des statuts étend les activités de la société à la gymnastique, au tir et aux sports. A la même époque, les P'tits Fifres adhèrent à la Fédération des patronages catholiques de France.

Le bureau se compose alors de M. de Prandières, président, M. Bouvard, vice-président, René Durand, secrétaire, J.-M. Hervier, trésorier, Louis Rony, de Saint-Pulgent, Bouchet, Louis de Vazelhes, Louis Devin.

Outre les sections musicales et la chorale, la société a un groupement de gymnastes avec des divisions adultes et pupilles qui ont, dès 1910, un moniteur salarié engagé avec contrat. Pour 300 F par an, ce spécialiste enseigne aux jeunes Montbrisonnais toutes les finesses du travail à la barre fixe, aux parallèles, au cheval d'arçon ainsi que les mouvements d'ensemble avec ou sans canne ainsi que la construction de pyramides... En 1912 des haltères, des disques et des tapis de gymnastique complètent l'équipement de la salle Saint-Pierre devenue salle omnisports.

On pratique aussi l'athlétisme : le 24 septembre 1911, au concours de Chazelles-sur-Lyon, Solle et Néel enlèvent les 2^e et 3^e prix sur 1500 m. La boxe française, le tir et l'escrime ont aussi du succès. Il y a 2 équipes de football qui rencontrent souvent des sociétés voisines. Les Montbrisonnais reçoivent au Champ de Mars.

Ces multiples rameaux des P'tits Fifres ont chacun leur nom : fifres, tambours et clairons s'intitulent le "Réveil", la section des trompettes se nomme "l'Etendard", la formation des gymnastes la "Patriote"... Le "Football club des p'tits fifres montbrisonnais" sera à l'origine de l'actuel F.C.M. ; de même, la première équipe de basket deviendra en 1934 le Basket Club Montbrisonnais. Pour la gymnastique, aujourd'hui c'est l'*Entente* de Savigneux qui est l'héritière des P'tits Fifres.

Un effort tout particulier est consenti pour promouvoir le tir. La société a sa section de tir, les "Francs-tireurs". Elle organise le samedi 21 décembre son premier concours de tir (10 cartons de 4 cartouches) doté de nombreux prix : *une pendule et deux candélabres, une lampe-suspension, un bronze d'art... et de nombreux objets coûtant plus de cinq francs.*

Il s'agit d'encourager les jeunes gens à préparer le brevet d'aptitude militaire. Ce diplôme favorisera leur incorporation dans un régiment assez proche de leur domicile et en fera, presque à coup sûr, des caporaux.

Dans le domaine culturel, les représentations théâtrales données par les Fifres se multiplient et aboutissent, dès 1911, à la mise en scène des fameux "Mystères de Noël", succession de tableaux d'inspiration religieuse accompagnés de chœurs et de morceaux de musique : une super-production !

Le bulletin paroissial de Saint-Pierre devient lyrique quand il aborde le sujet des Mystères :

L'orchestre déjà si intéressant l'an dernier (1911) et qu'on nous a envié partout où se sont joués les Mystères de Noël, sera incomparable cette année : plus de quarante instruments - et, une musique délicieuse, spécialement écrite pour nous, saura admirablement interpréter les sentiments d'Adam et Eve...

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*Des chœurs tirés de l'Enfance du Christ de Berlioz, des Noël Nouveaux, des décors
brossés spécialement pour nos mystères, un agencement différent des scènes de la pastorale... tout
permet d'espérer pour les spectateurs le même plaisir, le même enchantement qu'ils éprouvèrent
l'année dernière.*

La salle reçoit des gradins en janvier 1912 et on estime alors qu'elle est une des salles de spectacle des "plus agréables et des plus confortables qu'il y ait dans la région". Reste le chapeau des dames qui, parfois trop volumineux, crée quelques difficultés mais le chroniqueur prévoit que tout se passera pour le mieux : *L'année dernière, grâce au bon esprit et à l'amabilité de chacun, il n'y a eu aucune réclamation, aucune plainte au sujet des chapeaux ; il est à croire que, cette année, tout se passera bien. Il est souhaitable toutefois de ne pas porter des couvre-chef pareils à la tente d'Abraham.* Effectivement les Mystères connaissent un succès considérable et les principaux tableaux sont édités en cartes postales. On comptabilise trois mille entrées pour les quatre représentations de 1913.

Les séances récréatives semblent particulièrement appréciées. Les 21 avril et 5 mai 1912, les jeunes comédiens de la société donne "Le roi des oubliettes", drame en 3 actes et un prologue. L'action se déroule au XV^e siècle. Les costumes du temps de Charles VI, une toile de fond représentant les bords de la Garonne et d'autres décors sont spécialement confectionnés pour l'occasion.

Pour la première fois la scène dispose de l'éclairage électrique, ce qui est, en soit, une curiosité. Malheureusement, lors de la séance du 5 mai, à la suite d'un court-circuit la salle est plongée dans obscurité ; on doit, en toute hâte rallumer les lampes à gaz. Les organisateurs ne font pas encore entière confiance à la fée électricité si l'on en croit le commentaire qu'ils font de l'incident dans le bulletin : *Cet accident, qui peut se renouveler, aurait passé complètement inaperçu, si, comme on le fera toujours à l'avenir, les gaz avaient été allumés et mis en veilleuse.* Deux précautions valent mieux qu'une...

Indéniablement, en multipliant Mystères de Noël, drames patriotiques et séances récréatives, les P'tits Fifres prennent une part importante dans l'animation et la vie culturelle de la sous-préfecture.

Ils participent naturellement à tous les défilés et à toutes les cérémonies religieuses de quelque importance. A pied, en train ou en patache, ils se déplacent beaucoup. Ainsi les 25 et 26 août 1912 est organisé le pèlerinage à Notre-Dame-de-France au Puy.

Avant le départ qui a lieu à 5 heures du matin, les participants assistent à la messe dans l'église Saint-Pierre. Le voyage se fait en train avec arrivée prévue à 11 heures 30 au Puy. Les pèlerins consacrent la soirée au pèlerinage et à la visite des "curiosités" de la ville : la cathédrale, la statue colossale de Notre-Dame-de-France, le tombeau de Du Guesclin, le pic de l'Aiguilhe, le musée. Ils sont ensuite hébergés dans la ville mariale, au pensionnat Notre-Dame-de-France. Le lendemain il y a visite de la Chaise-Dieu et retour à Montbrison vers 7 heures. Pour voir toutes ces merveilles, il en coûte moins de 10 F, tout compris : billet de chemin de fer et repas pour les 2 jours.

Pèlerinages, "congés", excursions, ces modestes voyages organisés soulèvent l'enthousiasme et provoquent chez les participants une joie qu'aujourd'hui l'on imagine mal. Ce sont de brèves vacances à une époque où les congés payés n'existent pas.

Deux cents petits troupiers

Avec des activités aussi variées, la société des P'tits Fifres alignent des effectifs importants. Elle rassemble des jeunes gens des 4 paroisses de l'agglomération : Saint-Pierre bien sûr, mais aussi

Notre-Dame, Moingt et Savigneux. D'une centaine en 1909, les membres actifs passent à 200 en 1912.

Du benjamin du groupe, - un bambin habillé en petit zouave et mascotte de la fanfare -, aux gymnastes adultes, l'âge des sociétaires s'échelonne de 6 ans à 25 ans ou plus : de l'enfant à l'homme jeune avec une forte proportion d'adolescents.

La discipline est rigoureuse : appel au début de chaque séance d'entraînement, amende pour les retardataires et les absents, exclusion en cas de manquement grave. Etre P'tit Fivre est un honneur qu'il faut mériter. En juin 1912, le conseil "vote un blâme à deux jeunes gens de la société qui n'ont pas eu une tenue assez correcte".

L'uniforme apparaît dès le début avec le béret blanc ; il devient vite obligatoire. Le costume des plus petits nous semble aujourd'hui désuet à souhait : vaste béret blanc sur lequel est brodée une anémone, blouse bleue avec l'inévitable col marin agrémenté d'un nœud rouge, souliers blancs.

Les grands portent le béret blanc, une veste noire avec col "chevalière" et galons sur un maillot blanc et une large ceinture noire. Un ruban vert se place en écharpe sur le maillot. Culotte blanche, bas noirs et souliers blancs - assez inconfortables pour les chemins boueux - complètent l'uniforme des premières années.

Pour financer leurs activités les P'tits Fivres s'appuient sur plusieurs centaines de membres honoraires qui appartiennent, pour beaucoup, au milieu aisé. Ils soutiennent la société par une cotisation annuelle. Les Fivres collectent eux-mêmes à domicile cette participation.

La société a un correspondant à Moingt (Claude Néel) et à Savigneux (Fortunier). S'il y a des billets à retirer ou des inscriptions à recevoir, il faut s'adresser à Devin, épicier, rue du Marché ou à la teinturerie Hervier, rue Tupinerie. Les séances récréatives organisées régulièrement pour les membres honoraires ainsi que l'édition de cartes postales permettent aussi d'obtenir quelques fonds.

En août 1911, les P'tits Fivres s'assurent auprès de la compagnie "Le Secours" par l'intermédiaire de M. Farjot, agent d'assurances à Montbrison. La prime annuelle se monte à 124 F. Les gymnastes et les footballeurs plus exposés aux mauvais coups paient 1,25 F et tous les autres enfants ou jeunes gens seulement 0,30 F.

Cette assurance prend en charge tous les soins médicaux, pharmaceutiques et hospitaliers. Une indemnité journalière est versée en cas d'incapacité temporaire : 1,50 F pour les plus de 13 ans, 1 F pour les moins de 13 ans. Il semble qu'elle n'ait pas été versée très souvent. Pour la campagne 1911-1912 on relève seulement 3 accidents, tous sans gravité.

En octobre 1911, les P'tits Fivres voient s'éloigner deux de leurs plus anciens membres : le caporal-clairon Joie et le porte-drapeau Hervier qui partent effectuer leur service militaire au 35^e de ligne à Belfort. D'autres suivent et en 1913, la société compte dans ses rangs 15 militaires pour la plupart sergents ou caporaux. Pour eux, elle organise une caisse militaire qui leur verse une petite pension.

Les soldats sont l'objet de beaucoup de sollicitude. On fête leur départ et, plus encore, leur retour. La chronique militaire de la société nous indique départs, nominations et libérations. En octobre 1912, Joie prend les galons de caporal-clairon tandis que Henri Devin et Félix Moulin sont renvoyés dans leurs foyers. Toujours à la même époque, C. Solle qui est titulaire du brevet militaire, rejoint le 16^e à Saint-Etienne, Jean Duchez va au 23^e à la Valbonne, J. Sérillon au 97^e à Chambéry, J. Dupuy au 1^{er} régiment d'artillerie à Grenoble, P. Savatier au 99^e d'artillerie à Lyon et J.B. Laurent au 6^e d'artillerie à Valence.

En octobre 1913, les incorporations se poursuivent : Michel Devin, 17^e d'infanterie à Epinal, Joseph Lyonnet, 13^e section à Clermont-Ferrand, Antoine Néel, 7^e Génie à Grenoble,

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Antoine Morel, 98^e à Roanne, Marius Vicard (qui sera plus tard une personnalité politique locale haute en couleurs), 38^e à Saint-Etienne.

En novembre 1913, Georges Rolland s'engage pour 3 ans et rejoint lui aussi le 38^e à Saint-Etienne. Episse va à Bourg-en-Bresse, Soleil à Roanne. Quelques-uns servent en Afrique : Clavelloux est à Constantine, Dupuy devient caporal-fourrier au Maroc. Ces derniers recevront avec retard les bonnes lectures qui leur sont adressées chaque semaine par les soins de la société : le *Journal de Montbrison*, l'*Avenir montbrisonnais*, et le *Bulletin paroissial de Saint-Pierre*.

La société des P'tits Fifres constitue une sorte de grande famille qui a son carnet dans le bulletin paroissial. Ainsi, en juin 1912, les fifres Boudin, Delay, Damon, Durand, Héritier, Massacrier, Montet, Pupier, Prioux, Planchet, Jean Lefèvre et Marius Lefèvre passent avec succès les épreuves du certificat d'études tandis que Pierre Plasse obtient le certificat d'agriculture. Il y a aussi des deuils. Pierre Bonnefoy meurt en 1910, François Béal en 1911. Pierre Juban qui avait 16ans et Henri Solle 20 ans s'en vont en 1913. Pour eux une prière est récitée après les exercices du soir.

La belle année 1913

L'année 1913 s'annonce une grande saison pour les Fifres. En janvier, ils donnent 4 représentations des Mystères de Noël et interprètent un nouveau libretto formé des plus beaux noëls foréziens, provençaux et lorrains. La troisième séance, offerte pour la construction de l'église de Savigneux, connaît un tel succès que 200 personnes ne peuvent entrer dans la salle de la rue du Collège. En mars, même succès pour les 2 représentations du drame intitulé *La patrie avant tout*, représentation - hélas - de circonstance car le temps de la Grande Guerre approche.

Le 25 mai, une fête gymnique est donnée à Montbrison, sur la place Bouvier. Le 8 juin les Fifres se présentent à Sainte-Agathe et à Boën, le 15 juin à Savigneux. Le 22 juin, au concours régional du Puy, les P'tits Fifres remportent le premier prix d'excellence (division supérieure) en gymnastique, un premier prix pour les clairons et un premier prix pour les fifres.

Le 5 juillet, ils prennent part au concours de gymnastique de Carcassonne et rapportent de cette expédition mémorable 4 prix. Cette sortie leur permet de visiter non seulement Carcassonne mais aussi Sète, Nîmes, Avignon et Lyon.

Le 31 août a lieu une manifestation plus modeste : le festival de Périgneux. Quinze jours plus tard, le 14 septembre les fifres, toujours infatigables, organisent à Montbrison un concours-festival-kermesse auquel participent 12 formations. La saison théâtrale reprend ensuite avec, à l'affiche, un drame patriotique "France d'abord". Le 28 septembre 1913 le spectacle est présenté en l'honneur des membres honoraires de la société.

Une autre séance récréative est donnée en novembre mais le sommet de la saison est atteint en décembre 1913 et janvier 1914 avec 4 représentations du drame intitulé "Jeanne d'Arc", en 5 actes et 7 tableaux de J. Barbier sur une musique de Gounod. Il y a, chaque fois, salle comble. Le chroniqueur du bulletin de Saint-Pierre jubile :

Le succès de ces belles représentations va grandissant. Dimanche dernier (11 janvier 1914), notre vaste salle des oeuvres était trop petite et, à partir de deux heures, on dut refuser l'entrée, faute de place, aux retardataires non munis de billet. Ce fut non seulement une nombreuse mais encore une belle assistance : la noblesse et la bourgeoisie de Montbrison s'y étaient donné rendez-vous avec l'aristocratie de la plaine, de nombreux artistes, les maîtres éminents de la musique à Montbrison, étaient venus apprécier ce chef-d'œuvre de Gounod. Beaucoup d'étrangers étaient venus de Lyon, de Saint-Etienne, Roanne... Montbrison n'avait rien perdu de ce goût

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

artistique et littéraire qui a fait sa gloire dans les siècles passés, alors que Lyon, lui-même, lui empruntait des musiciens et que de toutes parts on accourait à ses fêtes...

Les P'tits Fifres souhaitent se présenter comme une phalange de catholiques militants. L'article 1 du règlement intérieur stipule que la société est avant tout chrétienne. Nul ne peut en faire partie s'il ne s'engage à pratiquer les devoirs essentiels d'un chrétien, en particulier la sanctification du dimanche. Elle a d'ailleurs, incidemment, un certain rôle social en contraignant certains patrons montbrisonnais à ne plus faire travailler leurs jeunes apprentis le dimanche matin comme cela est alors la coutume. Gymnastes et musiciens récitent la prière à la fin des répétitions. Sans cesse les dirigeants leur recommandent de ne pas manquer les offices :

Les jeunes gens des quatre fractions de la société, dans leurs paroisses respectives, donneront le bon exemple en s'approchant des sacrements et en prêtant le concours de leurs voix aux diverses cérémonies... Si par hasard, il se trouvait quelque exercice musical ou gymnique aux heures d'un exercice religieux, il est bien évident qu'il faut assister à l'exercice religieux et qu'il ne sera pas marqué d'amende à tous ceux qui avertiront.

Le directeur exerce même un certain contrôle sur les loisirs et la vie privée des Fifres. Selon l'article 6 du règlement intérieur *les membres de la société s'engagent sous peine d'exclusion à ne jamais prêter leur concours soit individuel, soit collectif, à aucune fête ou cérémonie sans l'autorisation expresse du directeur.* Chaque semaine, dans le bulletin paroissial, une rubrique intitulée "Petit sermon à l'usage des Fifres" exhorte chacun à la pratique des vertus chrétiennes : "Je suis chrétien, c'est là ma gloire. Et par toute ma vie je confirme la vérité de mon affirmation".

Une formation religieuse et même idéologique est dispensée au sein du groupement. Il s'agit de combattre l'anticléricalisme et l'athéisme militant. Les Fifres s'opposent directement aux patronages laïques qui, selon Edouard Petit, inspecteur général de l'instruction publique, *tout en faisant oeuvre récréative, doivent se réclamer d'une doctrine et tendre à neutraliser d'agressives influences.* Parlant du bord opposé, l'abbé Baleyrier, directeur du patronage de Notre-Dame, écrit que les directeurs d'œuvres catholiques ne peuvent se résigner à *n'être que de simples surveillants de jeux ou des chefs d'orchestre en soutane. Certes les sociétés de musique, de gymnastique ou de tir offrent beaucoup d'attraits et peuvent être utiles. Elles développent les forces physiques et la souplesse du corps et préparent au service militaire... Mais, patronage, tambours, clairons et le reste ne sont qu'un moyen. Le but c'est la formation religieuse et morale des enfants.*

A partir d'octobre 1912, chaque premier samedi du mois un exemplaire du journal *La Réplique* est distribué à tous les membres de la société qui participent à la répétition de gymnastique. Les autres samedis "des journaux, tracts leur seront également distribués et quelques instants seront consacrés à l'explication d'une question intéressante". On met souvent en garde les Fifres contre les mauvais journaux, c'est-à-dire la presse anti-cléricale inféodée au parti radical qui, au début du siècle, fait florès.

Le mouvement est général et la hiérarchie fait grand cas des sociétés catholiques qui se multiplient dans tout le pays. Au concours de Villefranche, Mgr Sevin proclame : *Jeunes gens, vous êtes le nombre, vous êtes l'élite ; accepter mon mot d'ordre ; catholiques d'abord.*

"L'union fait la force"

En mars 1914, l'abbé Seignol fondateur et "vénéré directeur" des P'tits Fifres quitte Montbrison. *Tous, enfants et jeunes gens, éprouvent une profonde tristesse en voyant s'éloigner d'eux celui qui, pendant de si nombreuses années, avec un zèle dévorant et éclairé, s'est dépensé sans compter au service de la société.*

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Ce départ permet-il une évolution ou est-ce la nécessité d'être fort dans la "guerre des patronages"? En tout cas, au printemps 1914, les sourdes rivalités qui opposaient depuis plusieurs années les paroisses de Notre-Dame et de Saint-Pierre à propos des Fifres s'estompent. Les œuvres des 2 paroisses qui, l'émulation se changeant en concurrence, se gênaient mutuellement, sont réorganisées dans un esprit d'unité.

Le bulletin de Saint-Pierre, la paroisse où est née la société, donne le 5 avril 1914 les grandes lignes de cet arrangement qui ressemble à une laborieuse transaction : *Les jeunes gens et enfants font partie des oeuvres de leur paroisse, sous la direction de leur clergé. Ceux qui désirent s'adonner aux sports, gymnastique, ou à la musique : petits fifres, clairons et tambours, ne constituent plus qu'une seule société qui garde le nom le plus ancien de "P'tits Fifres Montbrisonnais".*

La société est placée sous la direction d'un vicaire de Notre-Dame et du vicaire de Saint-Pierre... Son siège social et le lieu de ses réunions est la salle des oeuvres de la rue du Collège... Les bulletins paroissiaux des deux paroisses sont les organes officiels de la société, ils inséreront toutes les communications intéressant l'œuvre". L'unité est retrouvée.

Les P'tits Fifres prennent Jeanne d'Arc comme patronne. La Pucelle d'Orléans a été béatifiée depuis peu (1909). Son culte porte à l'exaltation des sentiments patriotiques, tout comme le drapeau des P'tits Fifres, le port de l'uniforme, les drames patriotiques, la préparation militaire... A l'approche de la Grande Guerre, la société participe à l'élan patriotique de l'ensemble du pays. On pense à la revanche : il faut promouvoir le sport afin d'être fort pour faire honneur à la patrie.

Partis à la guerre l'anémone au fusil, les Fifres, Clairons, Tambours et Gymnastes de l'abbé Seignol tomberont en foule sur les champs de bataille. Avec le début du cataclysme s'achève brutalement la première époque de l'histoire de la société des P'tits Fifres Montbrisonnais, le temps éclatant de sa jeunesse, de tous les enthousiasmes et de toutes les espérances.

LE MONUMENT AUX MORTS DES P'TITS FIFRES

(plaques de marbre actuellement déposées dans les locaux de l'école Saint-Aubrin)

1914-1918 : P'TITS FIFRES MONTBRISONNAIS,

A NOS MORTS POUR LA PATRIE

ABBE CLAUDIUS PEYRARD directeur, AUGUSTE (JEAN), BEAUVET (BENOIT), CELLIER (JEAN), CHAFFANJON (MATHIEU), CHALAYER (ANTOINE), CHAUT (CAMILLE), DE BONNAND (HENRI) Lieutenant, DESDUT (MARIUS), DEVIN (LOUIS), DEVIN (MICHEL), DURRIS (AIME) Lieutenant, FAVIER (VITAL) Caporal Fourrier, GALLAND (CLAUDIUS), GARAND (MARIUS), GRANGE (MARIUS), JUBAN (JEAN), LAURENT (CHARLES), LEFEVRE (MARIUS), LYONNET (JOSEPH), MATRICON (JEAN) Caporal, MONTAGNE (FELIX), MONTET (JEAN), MORANGE (JOSEPH), MOULIN (FELIX), NEEL (ANTOINE), NEEL (JOANNES), PEYRAT (MARIUS), ROLLAND (GEORGES), SALLEYRON (JEAN MARIE), SERILLON (JEAN) sous-officier, VABRE (MAXIMIN)

**ILS SONT TOMBES FACE AU DEVOIR
SOUVENONS-NOUS**

L'œuvre des Petits bergers du Forez (1910-1914)¹¹⁶

Au début du siècle, nombreux sont les enfants des familles d'agriculteurs qui doivent, dès 12 ans, parfois avant, s'en aller travailler "chez les autres".

Dans les petites fermes, où il y avait beaucoup d'enfants, l'aîné, après la première communion, était placé dans une grosse ferme comme petit valet. Le petit valet faisait tous les travaux de la maison. Il aidait surtout la maîtresse : aller chercher une brassée de bois sous le hangar, faire cuire les pommes de terre dans la chaudière pour les cochons, battre le beurre le vendredi, aller tirer à boire dans un pot à la cave, bercer les enfants quand il y en avait, marcher devant les bœufs... abreuver les vaches avec de gros seaux de bois, aller chercher de l'eau à l'abreuvoir, nettoyer l'étable et le samedi aider la bonne pendant que les patrons étaient à la ville¹¹⁷.

"Les conscrits de la grande et pacifique armée des travailleurs de la terre"

Devenu "boro", le jeune garçon se trouve brusquement séparé de sa famille, dans une maison étrangère, entièrement soumis à des maîtres parfois durs. Moralement il subit l'influence, qui n'est pas toujours bénéfique, des domestiques plus âgés : grand valet et servantes. Il quitte l'école, perd les camarades de son âge, ne peut plus suivre le catéchisme s'il n'a pas déjà fait sa première communion et souvent ne va plus à la messe.

Sa situation matérielle, surtout dans la plaine du Forez, laisse à désirer. Le repas frugal, voire insuffisant, ne se prend pas à la table des maîtres. Pain noir et lard rance font partie de l'ordinaire. Le lit, fréquemment partagé avec un autre domestique, se trouve à l'étable. D'un Noël à l'autre, pas un seul jour de congé ne coupe l'année. Issu d'une famille pauvre, exploité, mal nourri, mal logé, laissé sans éducation et sans affection, le petit valet de douze ans fait alors partie du sous-prolétariat des campagnes. Il reste vulnérable et sans protection.

Pourtant ce "petit peuple intéressant" comme dit le chroniqueur d'une feuille paroissiale¹¹⁸ fournit un travail indispensable à la bonne marche des grandes exploitations et un complément de ressources dont bien des familles nombreuses ne pourraient se passer. *C'est dans ses rangs, que se recrute la grande et pacifique armée des travailleurs de la terre¹¹⁹*, les fermiers, métayers et journaliers du lendemain.

En 1910, un *Comité d'amis des domestiques* se constitue à l'initiative d'un jeune prêtre montbrisonnais, l'abbé Marius Percher¹²⁰. Il regroupe quelques laïcs et des prêtres. Son but est de

¹¹⁶ Tiré des articles publiés par *l'Essor du Forez*, n° 1803, du 15 mai 1981, n° 1805, du 29 mai 1981, n° 1806 du 5 juin 1981, n° 1807, du 12 juin 1981.

¹¹⁷ Jean Chambon, *Patois Vivant*, n° 4, mai 1979.

¹¹⁸ Bulletin paroissial de Notre-Dame de Montbrison, n° 239, du 9-10-1910.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ Marius Jean Aubrin Percher (Montbrison, 1^{er} janvier 1887- Montbrison 6 juillet 1938) : ordonné prêtre à Lyon le 17 déc. 1910, professeur au petit séminaire de Montbrison (1912-1918), directeur du grand séminaire et enfin supérieur du petit séminaire de Montbrison (1928-1938).

prendre en charge les jeunes bergers et bouviers du Forez en leur apportant une aide morale et matérielle au moyen d'une "association fraternelle des jeunes domestiques".

En effet, au printemps 1911, *l'Association des jeunes domestiques du Forez* (A.J.D.F.) se constitue officiellement. Cette organisation originale "réunit à la fois l'action d'un patronage, d'une société de secours mutuels et d'un syndicat"¹²¹. Dans notre région elle aura le mérite s'intéresser aux plus défavorisés et, 18 ans avant la création de J.A.C., de chercher à changer les mentalités dans le monde rural.

Les buts de l'A.J.D.F. sont d'abord moraux et spirituels. Il s'agit de regrouper les petits valets pour leur donner un enseignement religieux et des conseils "appropriés leur situation". Les maîtres sont vivement incités à autoriser et même à encourager la pratique religieuse de leurs employés. L'œuvre des petits bergers a un rôle éducatif et culturel. Des séances récréatives donnent aux associés *le moyen de se recréer en commun, à leurs instants de loisir, loin des entraînements du dehors*¹²². "Livres et revues honnêtes et instructifs" sont mis à la disposition des enfants.

L'association s'intéresse aussi à la situation matérielle des petits valets, se préoccupe de leur placement, de leur couchage, de leur formation professionnelle et de leur avenir. Elle va organiser un bureau de placement *afin de faciliter entre maîtres et ouvriers sérieux, des engagements profitables aux uns et aux autres*. Une caisse dotale doit assurer à l'âge du mariage la possession d'un pécule.

L'A.J.D.F., qui n'est pourtant pas un syndicat, défend une catégorie professionnelle et cherche à améliorer une situation difficile. Pour cela, elle s'adresse aux trois parties concernées : parents, maîtres et domestiques.

Les parents doivent trouver dans l'association "une sauvegarde pour leurs enfants", les maîtres gagner d'avoir à leur service "des jeunes gens sérieux et stables", les domestiques préparer ensemble un meilleur avenir, "la main dans la main, comme de jeunes frères de la même profession".

L'association prend progressivement sa place. Des réunions d'information sont organisées à la cure de Savigneux le 3 septembre 1911, à Chalain-le-Comtal et à Magneux-Haute-Rive, le 17 septembre. L'abbé Marius Percher y expose les buts de l'œuvre. Au même moment le chansonnier Henri Colas fait un triomphe dans la nouvelle salle des œuvres de la rue du Collège à Montbrison, en chantant :

*Restez aux champs
Petits et grands ;
Soyez fidèles à la terre,
Aimez-la comme votre mère,
Petits et grands
Restez aux champs !
Oh ! ne quittez pas vos chaumières,
Vos seuils usés, vos jolis toits.
Restez dans vos campagnes fières,
Dans vos forêts et dans vos bois !
Aimez la douce poésie
Qui plane autour de vos berceaux,
Met tant de charme à votre vie,*

¹²¹ *Ami de la Terre Forézienne*, n° 2, décembre 1911, citant *L'avenir des gens de maison*, organe du syndicat professionnel des domestiques parisiens.

¹²² Bulletin paroissial de Notre-Dame, n° 239, du 9-10-1910.

*Et tant de grâce à vos coteaux !*¹²³

Mais l'auditoire ne compte certainement pas beaucoup de petits valets de la plaine.

Les groupes locaux regroupant les domestiques au niveau de la paroisse se constituent peu à peu. Ils sont sous la direction du curé ou d'un vicaire "aidé d'un laïc dévoué". Ces sections locales se regroupent en comités cantonaux. Un comité départemental coiffe l'ensemble. L'association a l'ambition de s'étendre à tout le Forez.

En fait l'A.J.D.F. s'implante surtout dans les cantons de Montbrison, Feurs et Boën. Feurs est la plus ancienne et plus importante section avec 50 membres dès 1911. L'association a une certaine influence dans une quinzaine de villages de la plaine : Poncins, Epercieux, Pouilly-lès-Feurs, Chalain-d'Uzore, Saint-Etienne-le-Mollard, Savigneux, Magneux-Hauterive, Chalain-le-Comtal, Sainte-Agathe-la-Bouteresse, Saint-Laurent-la-Conche, Mornand, Chambéon, Bellegarde-en-Forez, Champdieu, L'Hôpital-le-Grand. Les effectifs des sections vont de 5 à 20 membres, sauf pour celle de Feurs et l'on peut évaluer le nombre total des adhérents à un peu plus de 200 en 1913.

Les comités cantonaux sont sous l'autorité des curés-archiprêtres. Ils comprennent les directeurs de toutes les sections et leurs adjoints laïcs. Le curé-archiprêtre et 3 délégués élus représentent le canton au comité général qui se réunit chaque année au printemps, alternativement à Feurs et Montbrison.

En 1914, M. Antoine Bouchetal de la Roche préside le comité général qui comprend notamment l'abbé Detour, vicaire à Feurs, les abbés Freyssinet et Percher, le curé Rondel et M. Marius Delomier¹²⁴. L'A.J.D.F. a aussi des liens avec la Chronique sociale de France de Lyon. L'abbé Detour fait un rapport sur l'association au congrès de l'Union des associations ouvrières catholiques qui se déroule les 22, 23 et 24 juillet 1913 à Bourges.

L'Ami de la terre forézienne

Pour se développer et faire avancer ses idées de progrès l'A.J.D.F. publie *l'Ami de la terre forézienne*. Ce journal semestriel tire à plus de 2 000 exemplaires¹²⁵ et a son siège 12, rue de la République à Feurs. S'adressant autant aux jeunes domestiques qu'à leurs maîtres, il est diffusé à la sortie des offices au prix de 3 centimes pour la propagande mais le prix marqué se monte à 10 centimes. Des brochures, articles tirés à part, sont édités par l'association, telles que celle qui concerne la réforme du couchage¹²⁶.

Une feuille, à périodicité irrégulière, intitulée *Correspondance intime aux directeurs des sections et autres membres conseillers*, assure un lien entre les dirigeants de l'œuvre et répercute les recommandations du comité général.

Les sections organisent des réunions le dimanche, plus ou moins fréquemment suivant la saison et les travaux des champs. A Feurs, les réunions ont lieu l'après-midi, de 1 heure à 3 heures, les premier et troisième dimanches du mois. Au programme il y a des chansons, des leçons d'agriculture et un peu de vannerie.

¹²³ Ami de Théodore Botrel et d'origine bretonne comme lui, Henri Colas se présente comme "un chemineau, semeur de bonnes chansons, pour le Christ, pour la Patrie" (*Bulletin paroissial de Saint-Pierre*, n° 153, du 15 octobre 1911).

¹²⁴ Citons aussi dans les fondateurs de l'association Marius Gonin, cofondateur et secrétaire général de la Chronique sociale de France, animateur des Semaines sociales et figure du christianisme social. Les animateurs de l'œuvre des bergers, furent les abbés Laffay (Chalain-d'Uzore), Planchet (Savigneux), Villemagne (Magneux-Hauterive), Valandru (Chalain-le-Comtal), Vergnay...

¹²⁵ 2 250 exemplaires pour le numéro 6.

¹²⁶ 1 000 exemplaires pour la brochure *Réforme du couchage* vendue 0,50 F la douzaine.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

A Pouilly, les rencontres commencent à 2 heures par l'assistance aux vêpres et se poursuivent jusqu'à 6 heures. Activités et jeux sont variés. A Saint-Etienne-le-Molard, on joue au tonneau et aux boules, à Savigneux, aux quilles. A Sainte-Agathe-la-Bouteresse les associés viennent tous le dimanche à 1 heure, font une partie de boules, assistent aux vêpres, viennent ensuite 5 minutes à la cure chanter une chanson ou écouter un morceau de phonographe "avec quelques conseils au milieu"¹²⁷.

Les jeunes bergers pratiquent aussi le tir ; chaque section reçoit une carabine et un concours est organisé pendant l'été 1912. Les responsables expliquent le but de l'activité : *Nous nous sommes arrêtés à l'installation d'un tir, car nous regardions plus loin que la nécessité immédiate d'une distraction... Nous avons voulu que l'enfant, habitué très jeune à manier un fusil, soit, un jour, bon soldat parce que bon tireur*¹²⁸.

Activités culturelles, travail manuel et vie spirituelle

Chaque section dispose d'un carnet de comptes pour l'inscription des dépenses courantes : cartouches de tir, boissons en été, petites récompenses... Pour les dépenses plus importantes, il faut en référer au comité général car c'est l'Eglise qui finance l'association comme une œuvre. On fournit également aux sections des imprimés "de la communion du mois et des cartes d'associés".

Une bibliothèque composée de petits romans est à la disposition des bergers. Le choix ne doit pas être considérable car la numérotation des ouvrages s'arrête à 34. Mais combien d'enfants savent suffisamment lire pour puiser dans ce modeste fonds. Ont-ils le goût et le temps de lire près de la brouette de fumier ou dans les champs ?

L'association dispense aussi une certaine formation professionnelle, notamment dans la forte section de Feurs, avec la visite de fermes modèles et des causeries instructives sur les techniques agricoles. Périodiquement, des séances récréatives sont organisées. Ainsi en janvier 1912, "des séances de projections lumineuses sur la vie du Christ" se déroulent à Saint-Etienne-le Molard, Savigneux, Chalain-d'Uzore, Chalain-le-Comtal à l'intention des jeunes domestiques, de leurs parents et de leurs patrons. "Elles ont pleinement réussi : partout on fait salle comble"¹²⁹.

Dans un but éducatif l'A.J.D.F. publie un recueil de chansons destiné à "éloigner des jeunes domestiques la chanson malsaine et immorale et à la remplacer par la chanson à sentiments nobles et élevés".

Pour éviter aux bergers les dangers de l'oisiveté à laquelle ils sont condamnés durant la garde de leur troupeau, le comité général s'adresse à la "Ligue nationale pour le relèvement des industries rurales et agricoles"¹³⁰. Cet organisme envoie à l'A.J.D.F. des modèles de petits paniers et s'engage à "payer d'une manière raisonnable" la production des petits valets foréziens. La matière première s'avère facile à trouver en Forez où l'osier abonde. Cette activité est mise en place à Feurs. Des personnes dévouées enseignent un peu de vannerie aux enfants. Ce travail devrait "augmenter leur petite bourse".

Le 21 mai 1911, la section de Feurs organise sa fête annuelle. C'est la première manifestation importante de l'Association. Elle coïncide avec la parution du premier numéro de *l'Ami de la terre forézienne*. 52 adhérents participent à la journée. Le programme commence,

¹²⁷ *Ami de la terre forézienne* n° 2, décembre 1911.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Bulletin paroissial de Saint-Pierre*, n° 167, du 21 janvier 1911.

¹³⁰ *Ami de la terre forézienne* n° 2, déc. 1911.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

comme il se doit, par la messe à 10 h avec l'allocution de M. le chanoine Chassagnon¹³¹, directeur diocésain des œuvres de la Loire. Puis les sociétaires défilent au son du tambour dans les principales rues de Feurs et Marius Gonin, de la *Chronique sociale de Lyon* saluent les participants à la cure. Le journal distribué, un repas est pris en commun. Des concours divers, des jeux (grenouille, course à la boule) occupent l'après-midi.

La fête se renouvelle les années suivantes. C'est chaque fois l'occasion de montrer la vitalité de l'association et de répandre ses idées.

Les petits bergers autour de la crèche

Dans certaines sections, Noël est l'occasion d'organiser une veillée. En 1913 à Feurs, 18 associés, dans les grands, dans ceux qui sont placés toute l'année, répondirent à l'invitation qu'ils avaient reçue, et de huit à onze heures, ils entendirent la lecture de contes ou chantèrent le chant des bergers. A onze heures, ils prirent une tasse de café chaud, puis écoutèrent remémorer le grand mystère de la Nativité du Christ. Tout imprégnés d'une religieuse émotion, ils gagnèrent l'église et suivirent les messes avec recueillement ; un bon nombre communierent. Puis l'on retourne au local de la veillée où un saucisson, du pain, un verre de vin, des papillotes et des oranges attendaient les petits réveillonneurs¹³².

A Savigneux, 10 domestiques assistent à la veillée de Noël : "Tous se sont confessés et ont communie à la messe de minuit"¹³³. Le réveillon consiste pour eux en une brioche, une barre de chocolat et une orange. Toutes ces merveilles ont de quoi faire rêver les petits valets ! Quant aux dirigeants de l'œuvre, ils s'enthousiasment : *Touchantes fêtes de douceur religieuse et de gracieuse tradition ! Comme nous nous sentions fiers de l'association qui ramenait à L'Enfant Jésus ses premiers adorateurs... !*¹³⁴ Les bergers reviennent à la crèche !

Toujours sur le plan spirituel, pendant l'été 1913, une "retraite fermée" est organisée pour les associés. Voici le projet par le comité général : *Il s'agit de rechercher cinq à dix associés capables d'un examen de conscience approfondi, puis de leur obtenir une permission d'un dimanche d'août ou septembre avec la moitié du samedi. Ces enfants seraient conduits à l'Hermitage de Noirétable où, dans un cadre admirable, ils auraient le samedi soir quelques exercices de piété avec confession et le dimanche messe, communion, instructions, procession, etc., jusqu'au milieu du jour. Rentrée le dimanche soir*¹³⁵.

Il y a beaucoup de conditions bien difficiles à remplir au moment où les travaux des champs battent leur plein et nous ne savons combien de petits bergers purent bénéficier de ces petites vacances.

Auprès des petits et des pauvres

Le bureau de placement fonctionne à Feurs dès 1911 sous la responsabilité de l'A.J.D.F. En janvier 1912, l'association crée un bureau de placement à Montbrison *afin de rendre service à la fois aux cultivateurs et aux enfants qui veulent se louer dans la plaine*¹³⁶. L'œuvre a fait l'objet d'une déclaration officielle selon la loi de 1901 et son bureau est légalement autorisé. L'abbé Freyssinet, vicaire à Notre-Dame et directeur de la section de Montbrison, en est le responsable. Ce

¹³¹ Hyacinthe Chassagnon (1964-1922), né à Bas-en-Basset (Haute-Loire) ; aumônier du pensionnat Saint-Louis, vicaire général à Saint-Etienne en 1915, évêque d'Autun en 1922.

¹³² *Correspondance intime*, n° 9, janvier 1914.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Correspondance intime*, n° 7, juillet 1913.

¹³⁶ *Bulletin paroissial de Saint-Pierre*, n° 166, 28 janvier 1912.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

service est ouvert à partir du 11 février 1912, au n° 6, de la rue du Cloître Notre-Dame, à côté de la cure, le jour du marché de 10 h à 11 h et l'après-midi de 13 h à 14 h.

Le bulletin paroissial donne ses modalités de fonctionnement. Ce bureau de placement, réservé aux seuls garçons et dont les services sont gratuits, n'intervient pas pour la fixation des gages. L'employeur s'entend directement avec les parents. Il exige seulement deux promesses de la part de l'employeur :

1° *L'enfant devra faire partie de l'Association des jeunes domestiques du Forez.*

2° *L'enfant aura la liberté de remplir ses devoirs essentiels...*¹³⁷

Des petites annonces passent aussi dans les bulletins paroissiaux¹³⁸. Dès 1913 une caisse dotale est mise en place.

Les petits bergers couchent dans l'étable

*Et rêvant, auprès des bœufs accroupis,
D'un gîte bien doux, d'un lit confortable,
Ils dorment heureux les braves petits !*

(Chant des petits bergers)

Le tableau est pittoresque, pourtant la première préoccupation des responsables de l'association concerne le couchage des domestiques. Dans une lettre d'encouragement adressée au curé de Feurs, Mgr Sevin, archevêque de Lyon, rappelle que le curé d'Ars signalait déjà ce problème : *Avec quelle vigueur et quelle liberté apostoliques il [le curé d'Ars] flétrit la promiscuité du jour et de la nuit à laquelle on condamne ces enfants.* La loi fait obligation aux patrons, dans les villes, de fournir un lit à chacun des employés qu'ils logent. En 1910, M. Compère-Morel, député socialiste, avait demandé à la Chambre des députés l'extension de cette mesure aux régions rurales, mais en vain.

Avec des motivations différentes le bureau de l'association va dans le même sens que le parlementaire. Il recommande que chaque domestique dispose d'un lit, allant contre la routine des fermiers qui, à tort ou à raison, ne veulent pas laisser coucher le bétail seul. *Il est surtout indispensable d'insister pour que chaque domestique fasse son lit. C'est là en effet le seul moyen en notre pouvoir pour remédier à l'usage de certaines fermes où les lits sont faits par les servantes*¹³⁹, pratique que le bureau juge dangereuse. Il est nécessaire aussi *de recommander aux associés la plus grande propreté possible du corps et dans l'habillement*¹⁴⁰. L'association fait de la propagande auprès des syndicats agricoles pour des "machines à badigeonner" destinées à tenir étables et galetas plus propres¹⁴¹.

L'action de l'association se heurte à de nombreux obstacles. Sauf à Feurs et dans quelques villages de la plaine, elle ne réussit pas à s'implanter durablement. Le clergé paroissial sur lequel elle s'appuie semble parfois trop en attendre ; le curé d'une paroisse située où commence la côte exprime sa déception : *J'ai trois enfants de ma paroisse placés dans la plaine ; ils devaient encore*

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Quelques-unes de ces petites annonces :

Un cultivateur du bourg de Champdieu demande un berger de 12 à 13 ans pour fin mars ou commencement avril, (n° 173 du 3 mars 1913).

On offre un petit berger de 12 ans qui se louerait au commencement du mois de mai (7 avril 1912).

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Suivant la lettre du baron de Jerphanion du syndicat agricole de Sury, citée par *Correspondance intime* n° 7 de juillet 1913.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

*dans cette année suivre le catéchisme... Pourtant ils ne le suivent pas. Or l'association des Jeunes domestiques du Forez existe dans la plaine...*¹⁴²

Dans les sections les plus importantes les fils de maîtres sont la majorité reproche-t-on à l'A.J.D.F. Cela change la nature du mouvement. Le comité général admet qu'il y a là un problème mais estime qu'il est difficile d'exclure cette catégorie de jeunes paysans. Certains parlent de crise de croissance de l'association, d'autres avancent que l'A.J.D.F. "n'est rien du tout"¹⁴³. Le journal, qui est semestriel, se révèle difficile à diffuser. Les changements de place fréquents des petits domestiques empêchent une action suivie. Le principal reproche que l'on pourrait faire à son action est celui d'être, au fond, conservatrice, ne cherchant qu'à aménager une situation déplorable : l'exploitation d'enfants, sans réellement la mettre en cause.

La lettre de Mgr Sevin est révélatrice : ce qui choque le prélat est moins la pauvreté qui enlève dès 11 ou 12 ans des enfants à leur famille que le fait que les maîtres soient moins pratiquants. L'archevêque de Lyon ne regarde pas l'avenir mais il évoque le passé, le temps béni où il y avait entre les maîtres et les serviteurs, surtout les plus jeunes, *des liens analogues à ceux qui unissent les parents et les enfants : l'affection était réciproque. Les maîtres aimaient et ils surveillaient et ils reprenaient, non seulement lorsque leurs intérêts étaient en jeu, mais encore lorsque ceux du bon Dieu étaient en cause. Serviteurs et enfants unis autour du père et de la mère de famille priaient ensemble matin et soir, fréquentaient ensemble l'église et les sacrements. Tous les jours, les maîtres abandonnent davantage ces pratiques essentielles de la vie chrétienne. Eux qui les dédaignent ne peuvent exiger avec autorité que leurs serviteurs en tiennent compte*¹⁴⁴. Où est-il, le bon vieux temps ?

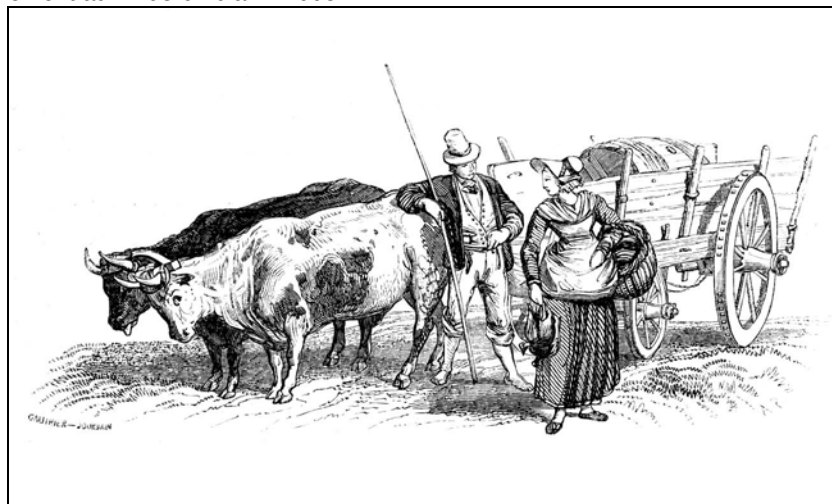
Quelques progrès pour ceux qui gardent les oies dans la plaine

Manifestation forézienne du christianisme social, l'Association des Jeunes Domestiques du Forez est une organisation paternaliste et moralisante. Néanmoins l'œuvre des bergers ne se préoccupe pas seulement de la vie religieuse de ses "associés". Elle cherche encore à améliorer leurs conditions de vie. Utilisant le crédit de l'Eglise, elle s'adresse à tous les jeunes domestiques et à tous les maîtres. Son action réelle mais limitée a contribué à améliorer le sort des petits bergers et bouviers, de ceux qui, adolescents ou encore enfants, allaient "garder les oies dans la plaine". 1914-1918, beaucoup de bergers et de bouviers rejoindront d'autres champs, ceux des batailles de la Grande Guerre.

¹⁴² *Correspondance intime* n° 7 de juillet, 1913

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ Lettre de l'archevêque de Lyon à A. Bouchetal de la Roche, président de l'A.J.D.F. du 13 janvier 1914, citée par *Correspondance intime* n° 9 du mois de janvier 1914.



18

Un climat politique passionné :

Le préfet Louis Lépine candidat d'union républicaine à Montbrison en 1913

Le 19 mai 1913, meurt Claude Chialvo, maire de Montbrison depuis 1894, conseiller général et député de la Loire. Ce décès entraîne plusieurs élections partielles. Il met en émoi la classe politique locale car la 1^{ère} circonscription de Montbrison¹⁴⁵ tenue de justesse par les modérés risque de basculer à gauche. On se souvient, en effet, qu'en 1910 Chialvo sous l'étiquette de progressiste n'avait battu le radical Robert que de 10 voix.

Le conseil municipal de Montbrison et les modérés regroupés au sein du comité local progressiste doivent trouver, très vite, un candidat susceptible de rassembler les électeurs qui votent à droite et ceux qui votent au centre, un homme capable de faire pièce au candidat radical-socialiste.

Ils trouvent le candidat idéal en la personne du préfet Lépine qui, après une brillante carrière dans le corps préfectoral, vient d'accéder à la retraite et souhaite justement entrer dans l'arène politique.

Louis Lépine : *l'ami des rois, des princes et des ministres*¹⁴⁶

Louis Jean-Baptiste Lépine n'est pas le premier venu. Né le 6 août 1846 à Lyon, il a fait des études de droit, participé à la guerre de 1870 et est devenu avocat avant de commencer une carrière dans l'administration.

Il est successivement sous-préfet de Lapalisse, de Montbrison, de Langres, de Fontainebleau, préfet de l'Indre puis secrétaire général de la Préfecture de police de Paris... Il se distingue à ce poste alors que se déroulent les grandes heures du général Boulanger.

¹⁴⁵ La première circonscription électorale de l'arrondissement de Montbrison comprend 5 cantons : Montbrison, Saint-Rambert, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Bonnet-le-Château et Saint-Georges-en-Couzan.

¹⁴⁶ C'est ainsi que le nomment certains de ses amis ; repris en mauvaise part dans le *Montbrisonnais* du 19 juillet 1913.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, supplément au n° 93-94 d'avril 2003

En 1891, Lépine devient préfet de la Loire puis, le 12 juillet 1893, préfet de police de Paris. Il reste jusqu'en 1913 à la Préfecture de police, avec une brève interruption de 1897 à 1899. C'est d'ailleurs le seul faux pas dans ce beau cursus. Nommé gouverneur général de l'Algérie en octobre 1897, il ne peut dominer une situation difficile. Au bout de huit mois il est rappelé en métropole.

Devenu conseiller d'Etat, sa réputation de policier efficace lui permet de retrouver rapidement son bureau de préfet de police. A cette fonction il donne toute la mesure de son talent. Ferme, actif, il paie souvent de sa personne et acquiert une grande notoriété :

Tous les Parisiens connaissent sa silhouette. A cinquante-quatre ans [en 1900], il garde une allure alerte et nerveuse de jeune homme. Canne à la main, coiffé du chapeau haut-de-forme ou de la cape, ce petit homme, sec comme un cep, est de toutes les manifestations. Rapide, oeil vif, moustache d'Aramis, barbiche rêche allongeant son maigre visage de religionnaire du devoir, il parcourt la ville en tous sens. Il peut faire des rondes à bicyclette avec ses agents. Face aux anarchistes ou aux royalistes, il se porte le plus souvent au premier rang, avec ses hommes les plus exposés... Avant même que le jour ne se lève, même s'il a veillé très avant dans la nuit, il est le premier des hauts fonctionnaires au travail¹⁴⁷.

Il est présent sur tous les fronts. Il régleme la circulation, invente le bâton blanc, arme les agents de ville du revolver, crée les brigades cyclistes et les brigades fluviales. Les groupuscules anarchistes et révolutionnaires sont infiltrés par ses hommes, les manifestations réprimées, la grève des postiers de 1908 cassée, la "bande à Bonnot" neutralisée... Accessoirement, il organise le célèbre "concours Lépine" (1902) destiné à récompenser les inventeurs et artisans.

En 1913, encore vert à 67 ans, Lépine est admis à la retraite. Il ne veut pas rester inactif, Montbrison lui offre donc l'occasion d'entrer dans la carrière politique. Lépine se tourne naturellement vers le Forez, région où il a de solides attaches personnelles. En effet, alors qu'il était sous-préfet de Montbrison, il y a rencontré son épouse, Marie Dulac. Mme Lépine, fille d'un juge au tribunal civil et nièce d'un adjoint au maire, appartient à une famille de notable de la ville. Marie Dulac, morte en 1903, est inhumée à Montbrison¹⁴⁸.

Lépine réside à Paris place du Panthéon et, épisodiquement, dans le Forez, dans son château de Sauvain. De plus sa fille a épousé un fils du sénateur Reymond, d'une autre famille de notables montbrisonnais... Ses liens avec le Forez sont donc bien réels. Il présente sa candidature sous l'étiquette d'Union des Républicains. Cette appellation est immédiatement contestée par les radicaux. En fait, il divise les républicains. On ne peut, évidemment pas, le soupçonner d'être clérical ou antirépublicain ; toute sa carrière parle pour lui. Il a fait procéder aux inventaires et a été rappelé à la Préfecture de police par Waldeck-Rousseau !

Pourtant c'est un homme d'ordre qui a su, sans relâche, surveiller et réprimer tous les fauteurs de troubles, des boulangistes aux anarchistes en passant par les socialistes. La droite renonce donc à présenter un candidat. Pour éviter le pire - l'élection du radical Robert - elle va le soutenir. Jordan de Sury, candidat malheureux en 1902 et chef des conservateurs foréziens, se rallie officiellement à lui. Lépine se trouve donc à la tête d'une alliance où voisinent républicains modérés et conservateurs. C'est donc un candidat de centre-gauche qui va être soutenu par le centre-droit et la droite.

¹⁴⁷ Arthur Conte, *Le premier janvier 1900*, Plon, 1975.

¹⁴⁸ Marie Dulac est la fille d'Etienne Marie Emile Dulac (+ le 25 juin 1875) et la nièce de Louis Hippolyte Dulac, docteur en médecine, adjoint au maire de Montbrison. Louis Lépine a épousé Marie Dulac le 31 mai 1880 à Montbrison. Parmi les témoins se trouve Jacques Raphaël Lépine, professeur à la faculté de médecine de Lyon (auteur d'importants travaux sur les maladies nerveuses et le diabète), frère de l'époux. Marie décède le 30 septembre 1903, à l'âge de 49 ans.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Son programme ne peut qu'être flou car il doit tenir compte de cette situation particulière, donner des gages aux conservateurs sans trop mécontenter les républicains.

Il bénéficie de l'appui du sénateur Reymond, de la faveur du conseil municipal de Montbrison et surtout du prestige personnel que lui donnent ses brillants états de service.

Face à ce vétéran coriace se dresse un jeune avocat - 38 ans - Pierre Robert, candidat du parti radical-socialiste. C'est le directeur du *Montbrisonnais* et il a déjà été le candidat malheureux d'une série d'élections, notamment contre MM. Levet et Chialvo.

Le 8 juin se réunit à Montbrison, salle de la Chevalerie, le congrès électoral de la fédération du Bloc des Gauches. M. Lépine qui a été invité ne vient pas et sa candidature *d'Union républicaine* est fustigée. Pierre Robert, héros du jour, est investi candidat républicain à l'unanimité par 178 délégués dont la plupart sont des maires ou conseillers municipaux de la circonscription.

Bien que chef-adjoint du cabinet du ministre de l'Agriculture, officier d'académie et du mérite agricole, Pierre Robert ne peut évidemment pas, sur le plan de la notoriété, lutter avec Louis Lépine qui, lui, est médaillé de la guerre de 1870, membre de l'Institut, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien préfet de police de Paris, ancien gouverneur général de l'Algérie.

Pourtant Pierre Robert dispose de plusieurs atouts : son journal lu dans la circonscription, l'appui du parti radical qui est le parti dominant, celui des organisations républicaines voisines, le soutien de nombreux conseillers généraux et de maires¹⁴⁹.

Un troisième candidat, Masson, porte discrètement les couleurs du parti socialiste unifié (S.F.I.O.). Ce n'est pas un problème, on est assuré qu'il se désistera pour Robert s'il y a un 2^{ème} tour.

Le même 8 juin, tandis que se déroule le congrès électoral où triomphe Robert, les Montbrisonnais se rendent aux urnes. Il s'agit de compléter le conseil municipal.

Surprise ! Le docteur Vial, candidat progressiste, qui avait la faveur du conseil municipal, est battu assez largement (598 voix contre 691) par Pierre François. Ce dernier est un industriel, ancien conseiller municipal et ami politique de Pierre Robert. Mauvais présage pour Louis Lépine.

Le 15 juin 1913 a lieu l'élection du maire de Montbrison. Le docteur Rigodon est élu dès le premier tour avec 11 voix (sur 21 exprimées). Il estime ne pas devoir accepter cette charge avec seulement la confiance de 11 conseillers. Au 2^{ème} tour, il a 13 voix et juge que c'est encore insuffisant. Au 3^{ème} tour ayant obtenu 18 voix, il accepte enfin le mandat de maire. L'intraitable docteur Rigodon restera peu de temps en fonction. C'est un ancien médecin militaire et en décembre 1914, il demande à reprendre du service pour la durée de la guerre bien qu'il soit âgé de 66 ans.

En campagne

La campagne électorale s'ouvre dans un climat passionné. Les candidats s'astreignent tous à visiter la plus petite commune. Le scénario est toujours le même : on réserve la salle d'un café, quelques supporters rassemblent des électeurs du lieu et on attend patiemment l'arrivée du candidat. Il arrive en automobile - c'est déjà une attraction - flanqué de son mentor. Lépine est chaperonné par

¹⁴⁹ Liste des maires soutenant Pierre Robert (25 sur 68) :

Berger, Savigneux ; Palle, Unias ; Rondel, Bard ; Farge, Magneux ; Ladret, Chalain-d'Uzore ; Nourrisson, Moingt ; Baudet, Chalain-le-Comtal ; Surieux, St-Jean-Sol. ; Noailly, Chambéon ; Redon, La Chapelle ; Pallay, Lérigneux ; Crépet, Montarcher ; Grandpierre, Roche ; Michon, Boisset-Saint-Priest ; Gerin, Boisset-lès-Monrond ; Chalancon, Marols ; Moulin, Saint-Bonnet-le-Courreau ; Badel, Saint-Maurice ; Bourg, Saint-Cyprien ; Montcoudiol, Aboën ; Decousu, Bonson ; Faure, Rozier-Côte-d'Aurec ; Beal, Saint-Marcellin ; Garnier, CRAINTILLEUX ; Beaujeu, Saint-Just-sur-Loire.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

le sénateur Reymond, bien connu pour sa passion pour les avions. Pierre Robert est souvent accompagné du député de Feurs, Drivet qui, ancien ouvrier ciseleur, est pour lui une excellente caution.

Après un flot de bonnes paroles en direction des électeurs et de critiques envers les autres candidats absents, il faut répondre aux questions des citoyens, ce qui est fait avec plus ou moins de bonheur suivant la composition de l'auditoire. Les rites accomplis, la visite s'achève par une tournée générale et la distribution de quelques cigarillos, le tout aux frais du candidat. On imagine tout ce que ces tournées peuvent avoir de fastidieux pour un homme tel Lépine qui est habitué à commander sans discussion possible et qui a horreur de perdre son temps !

Louis Lépine se cantonne dans les généralités. Il demande la confiance des citoyens au nom des services qu'il a rendus à la République. Il évite de parler des questions qui pourraient diviser son électorat potentiel : l'école laïque, l'impôt sur le revenu, la loi militaire.

Pierre Robert annonce plus nettement la couleur. Il est pour la République démocratique et sociale. Il souhaite le vote de l'impôt sur le revenu global et progressif, l'impôt sur les grandes fortunes, le développement de la solidarité par la mutualité et les assurances, la suppression du cumul des traitements et pensions, la défense de l'école laïque...

Bien sûr les deux candidats se retrouvent pour faire les mêmes promesses : développement de l'agriculture, du petit commerce, amélioration des chemins...

Une grande question divise alors l'opinion : la loi militaire dite "des trois ans" qui est en préparation. Les risques de guerre se faisant de plus en plus sérieux, ce projet prévoit de faire passer la durée du service militaire de deux à trois ans.

Les candidats sont interrogés sur cette mesure très impopulaire. Lépine élude la question en disant qu'il étudie le problème ; Robert est résolument contre la loi des trois ans. Il préconise "la suppression des embusqués", le développement des sociétés de préparation militaire. C'est peu sérieux, un an plus tard éclatera la Grande Guerre...

Le Montbrisonnais utilise la loi des trois ans pour clamer la veille du scrutin son argument choc :

VOTER POUR ROBERT, C'EST VOTER CONTRE LES TROIS ANS.

*VOTER POUR LEPINE, C'EST VOTER POUR LES TROIS ANS.*¹⁵⁰

Attaques personnelles, injures, les deux camps font flèches de tout bois. Les radicaux se plaignent amèrement de ce que leur candidat est "abreuvé de calomnies". Les détracteurs de Robert insinuent en effet qu'il a partie liée avec les révolutionnaires, suprême accusation dans une région telle que le Forez !

Quant à l'hebdomadaire de Pierre Robert, il frappe à bras raccourcis sur Lépine. L'article du 21 juin est un chef-d'œuvre du genre :

LE CANDIDAT LEPINE :

UN PROGRAMME INEXISTANT,

UNE PROFESSION DE FOI NULLE,

*UN HOMME RIDICULE ET IGNORANT*¹⁵¹

¹⁵⁰ *Le Montbrisonnais* du 28 juin 1913.

¹⁵¹ Ignorance toute relative si l'on se souvient que Lépine est membre de l'Institut.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003

"Je veux la liberté pour tous", Ah bien ! c'est pour cela que M. Lépine, préfet, brimait les militants, perquisitionnait chez eux à tout propos... tracassait, mettait à pied, rétrogradait, révoquait ses agents, car ses fantaisies étaient des lois et son bon plaisir la seule règle.

Il veut, dit-il, une "République généreuse". Estime-t-il sa retraite insuffisante ? Il esquive habilement la question militaire, ne parle pas de l'école laïque... et il est muet sur l'impôt sur le revenu (ce qui est compréhensible pour ce millionnaire qui en serait victime). Alors que reste-t-il ! En somme rien du tout... Vraiment les électeurs montbrisonnais, au lieu d'envoyer ce vieil incapable à la Chambre, feraient mieux de l'expédier, avec un carton d'écolier sous le bras, aux cours du soir d'éducation civique... et morale !¹⁵²

Le Montbrisonnais va même jusqu'à mettre à contribution les chèvres sauvagnardes voisines du château de M. Lépine :

On ne compte plus le nombre de procès que ses gardes particuliers ont dressé à des paysans dont la chèvre s'était permis de manger un peu d'herbe sur les terres de M. Lépine C'est tellement vrai que nous connaissons des paysans qui déclarent qu'ils aimeraient mieux "voir leurs chèvres périr que de sauter dans les bois de M. Lépine..."¹⁵³

Dernière péripétie : le conseiller général du canton de Saint-Bonnet-le-Château - le radical Maurin - change de camp et se prononce, à mi-voix, pour Lépine. Le coup risque d'être fatal pour Robert.

Louis Lépine élu de justesse

Le dimanche 29 juin, après une "campagne d'une violence extrême", comme l'écrit *le Mémorial*, les citoyens font leur choix. Lépine obtient 8 136 voix (49,3 %), Robert 7 935 voix (48,1 %) et Masson 294 voix (1,8 %).

Lépine, malgré une immense notoriété, n'est pas élu au premier tour. Ce ballottage est perçu comme un échec par l'opinion. Arithmétiquement Robert a effectivement des chances d'être élu si les électeurs du socialiste Masson suivent la consigne de désistement. La lutte sera chaude.

Le 13 juillet 1913, Lépine est élu de justesse avec 9 118 voix (50,55 %) contre 8 917 voix (49,45 %) à Robert. Les résultats du second tour permettent de dresser une carte assez nette (voir ci-après). On peut dire globalement que la plaine, région de fermage avec de nombreux ouvriers agricoles, a voté pour le radical Robert tandis que la montagne, zone où les propriétaires sont les plus nombreux, suivait Lépine.

Il y a évidemment de notables exceptions mais elles s'expliquent assez facilement. Ainsi le canton de Saint-Jean-Soleymieux vote massivement pour Pierre Robert : c'est la région d'où est issue sa famille. 11 communes sur 14 lui donnent la majorité et il obtient plus de 60 % des suffrages dans 6 communes¹⁵⁴, la palme revenant à La Chapelle-en-Lafaye (82 %). Seules 3 communes le mettent en minorité : Gumières, Lavieu et Saint-Thomas-la-Garde.

Le canton de Saint-Rambert est acquis à Robert à 4 exceptions près :

- o La ville de Sury où le châtelain, M. Jordan de Sury, ancien candidat et chef du parti conservateur, a une certaine influence ;
- o Unias et Vauchette, deux petites communes des bords de Loire ;
- o Chambles, plutôt tourné vers le haut Forez catholique et conservateur.

¹⁵² *Le Montbrisonnais* du 21 juin 1913.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ Saint-Jean-Soleymieux, Boisset, La Chapelle, Chazelles-sur-Lavieu, Saint-Georges-Haute-Ville, Luriecq.

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*, supplément au n° 93-94 d'avril 2003

Robert n'obtient pas le succès espéré à Montbrison alors que son ami François avait été élu assez facilement conseiller municipal. Il obtient moins de 44 % des suffrages. En revanche il a la majorité dans toutes les communes de la plaine du canton de Montbrison sauf trois : Champdieu, Grézieux-le-Fromental et Saint-Paul-d'Uzore. Son résultat est particulièrement bon à Chalain-le-Comtal, l'Hôpital-le-Grand, Mornand et Savigneux. Deux villages de la montagne (des exceptions), Bard et Lérigneux, lui donnent aussi la majorité.

Lépine triomphe dans le canton de Saint-Georges-en-Couzan qui est son fief personnel. Il passe la barre des 75 % à Sauvain (80,7 % malgré les chèvres des voisins du château), Saint-Georges-en-Couzan (75,6 %) et celle des 60 % à Jeansagnère, Chalmazel, Châtelneuf. Seules deux communes ne suivent pas le mouvement : Sail et Palogneau.

Le canton de Saint-Bonnet-le-Château donne une confortable majorité à Lépine. Deux communes seulement le mettent en minorité Rozier-Côte-d'Aurec avec ses artisans armuriers et Aboën. Robert attribue son échec à l'attitude du conseiller général du lieu : *Tandis que les maires et les comités républicains sonnaient le ralliement des troupes démocratiques, on voyait M. Maurin s'associer à ses ennemis de la veille et leur apporter l'appoint de sa clientèle, rendant ainsi vains et inutiles les vaillants efforts des démocrates des autres cantons...*¹⁵⁵

Mais M. Maurin a-t-il suscité le mouvement d'opinion ou l'a-t-il simplement suivi ?

Loin d'être abattu Pierre Robert achève ses remerciements aux électeurs par un vibrant appel : *Haut les cœurs ! Camarades ! Ne nous décourageons pas, et travaillons toujours, pour assurer le prochain triomphe de la République Laïque, Démocratique et Sociale !*¹⁵⁶

Quant à Louis Lépine, il quitte bien vite l'appartement meublé qu'il avait loué quai des Eaux minérales, à Montbrison, pour rejoindre Paris. L'élection législative de Montbrison n'aura été pour ce grand commis de l'Etat qu'une brève parenthèse. Il s'inscrit au groupe de la gauche démocratique mais la législature s'achève et il n'a pas le temps de beaucoup intervenir. En 1914 il abandonne Montbrison pour se présenter dans la Seine, à Sceaux, où il est battu par une coalition socialiste.

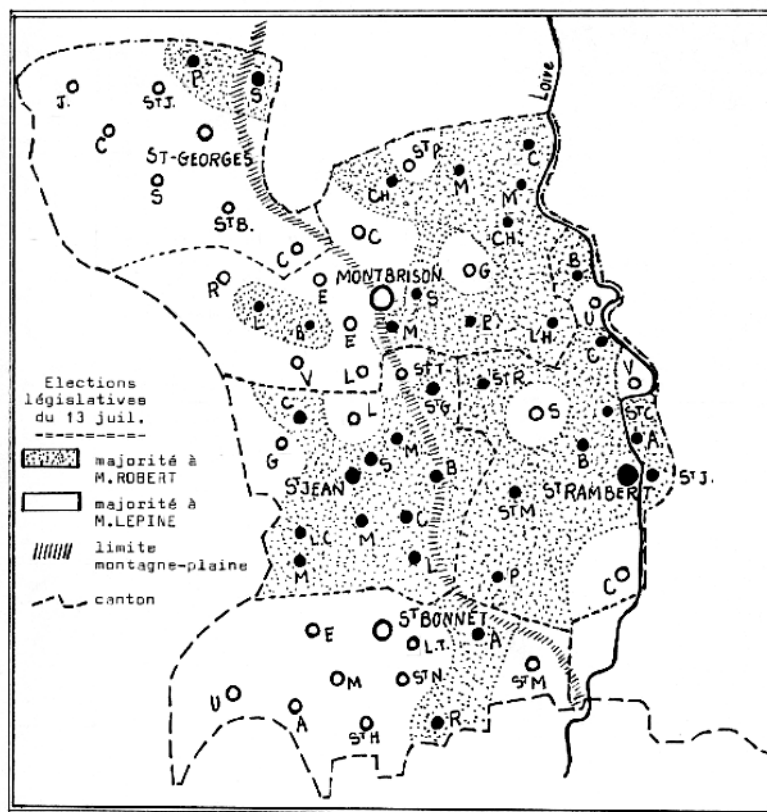
La politique ne lui ayant pas réussi, il se tourne vers d'autres activités. Pendant la guerre de 1914-1918, il est au Comité de Secours national comme président de la Fédération des ateliers du blessé, puis il est inspecteur général des prisonniers de guerre et commissaire aux effectifs. Il est encore administrateur de la Compagnie du canal de Suez, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, du Conseil supérieur de l'Assistance publique, de la Protection de l'enfance, des Pupilles de la Nation, du Conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur...¹⁵⁷

L'inlassable M. Lépine meurt, sans avoir pris de retraite, le 9 novembre 1933, à Paris, à l'âge de 87 ans.

¹⁵⁵ *Le Montbrisonnais* du 19 juillet 1913.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Renseignements tirés du *Dictionnaire des Parlementaires*.



Géographie électorale de la circonscription de Montbrison

Elections du 13 juillet 1913, canton de Montbrison

	inscrits	votants	Robert	Lépine
Montbrison	2013	1582	678	898
Bard	196	166	87	79
Chalain-d'Uzore	116	98	55	42
Chalain-le-Comtal	207	178	122	56
Chambéon	133	117	67	50
Champdieu	379	324	141	184
Ecotay-l'Olme	126	104	28	76
Essertines	208	191	86	104
Grézieux	46	37	1	36
L'Hôpital-le-Grand	184	130	87	42
Lérigneux	105	97	58	38
Lézigneux	349	275	114	157
Magneux	141	125	66	59
Moingt	365	275	195	122
Mornand	189	162	107	54
St-Paul-d'Uzore	48	42	17	25
Précieux	209	178	94	83
Roche	182	146	64	82
Savigneux	364	307	198	105
Verrières	328	271	107	163

Conclusion

1914 : la Grande Guerre éclate et bouleverse tout : la vie sociale et économique, la politique, les habitudes et les mentalités. A Montbrison, comme un peu partout, la vie locale se ralentit. On oublie les petites préoccupations. Chacun regarde vers le front et pense aux siens. Les associations et sociétés tombent en sommeil en attendant des jours meilleurs. Certaines disparaissent tout à fait... Cinq ans plus tard, quand le conflit s'achève, le monde et le pays sont transformés.

Aujourd'hui, à Montbrison, un siècle après la Belle Epoque, qu'est-ce qui a changé ?

L'aspect rural de la ville s'est beaucoup atténué. L'abattoir a disparu, les foires ont périclité, le marché du samedi a perdu de l'importance. On ne vend plus de poules et de lapins "place de la Volaille" et on n'entend rarement parler le patois.

Après avoir longtemps stagné, la population de la ville a doublé (plus de 14 000 habitants) et continue de croître, mais de façon mesurée. La ville est largement sortie de sa ceinture de boulevards ; elle s'est étendue avec des quartiers nouveaux et l'association avec Moingt. Lais l'industrialisation est toujours faible et le secteur tertiaire largement représenté.

La vieille caserne du XVIII^e siècle a été démolie. Il ne reste de militaires que les gendarmes logés dans un village-caserne à Beauregard. Au commissariat – menacé de suppression - une cinquantaine de fonctionnaires remplacent les deux agents de police d'autrefois.

Le Jardin, que Monsieur d'Allard avait eu l'heureuse idée d'attribuer à ses concitoyens, est toujours très apprécié. Il s'est doté d'une piscine et a été prolongé : le clos de l'ancienne Charité accueille tout un ensemble d'équipements sportifs.

Dans le domaine associatif, les sociétés du début du siècle ont connu des fortunes diverses. La Libre pensée et l'œuvre des Petits bergers ont disparu. Les P'tits fifres ont subsisté jusque dans les années cinquante et, surtout, ont été à l'origine de sociétés sportives encore bien vivantes : l'Entente, le B.C.M., le F.C.M. notamment. Les Jardins ouvriers existent encore et jouent un rôle social important.

Les mutuelles ont subi de profondes transformations. Après la création de la Sécurité sociale elles ont perdu leur première place mais repris ensuite un rôle important comme complémentaire santé. Des fusions et regroupements successifs ont amené la disparition de toutes les sociétés mutuelles locales au profit de grandes mutuelles régionales. La vieille société des jardiniers de Montbrison subsiste encore, sous un aspect plutôt folklorique, dans un rejeton : la confrérie Saint-Fiacre qui a encore sa fête annuelle.

Dans le domaine caritatif, l'œuvre de la Miséricorde a survécu sous d'autres formes (le *Vestiaire*, la *bibliothèque des Bons Livres*) jusque dans les années 1990. D'autres associations travaillent aujourd'hui dans le même sens en s'adaptant à notre temps : *Multi-services*, les *Compagnons d'Emmaüs*, le *Secours catholique*, les *Restos du cœur*...

Sur le plan municipal, le développement de la ville est devenu l'objectif premier, surtout depuis les années soixante. Le manque de fonds constitue toujours un obstacle mais on est loin de la politique du bon docteur Dulac qui comptait chaque sou. On lutte encore pour le maintien et l'extension du rôle administratif de la ville (sous-préfecture, commissariat, tribunal...) avec plus ou moins de réussite.

La population de la ville a certes beaucoup changé sur le plan sociologique. Les classes sociales sont moins nettement marquées et les indigents moins visibles. Commerçants, artisans, employés et fonctionnaires constituent les groupes les plus nombreux. Et la ville garde encore un peu de la réserve de son passé aristocratique ainsi que la nostalgie du temps où elle était préfecture... Est-elle tout à fait réveillée et sortie de ses rêves ?

Joseph Barou, "Montbrison de 1848 à 1914, tableaux d'une ville assoupie", *Village de Forez*,
supplément au n° 93-94 d'avril 2003